

Christopher Vasey

Gnomes, Elfes, Dieux de l'Antiquité

Mythe ou réalité ?

Sommaire

Préface	2
Pourquoi ne voit-on pas les êtres essentiels ?	3
Universalité de la connaissance sur les êtres essentiels	10
La Bible et les êtres essentiels	18
Les êtres essentiels et la science	25
Les forces de la nature sont-elles aveugles et destructrices ?	30
Une connaissance indispensable	37
Ce qu'ils en ont dit (citations)	44
Bibliographie	47

Préface

Les gnomes, les elfes, les ondines, qui peuplent les contes et les légendes de notre enfance, ainsi que ceux qui les dirigent, les dieux de l'Antiquité, sont-ils des personnages purement imaginaires ou existent-ils vraiment ?

Au-delà des déformations apportées avec le temps, y a-t-il un fond de vérité dans les récits transmis par la tradition ? Ces êtres appelés «êtres élémentaux», «esprits ou génies de la nature», existent-ils ou n'existent-ils pas ? Pour beaucoup, ces questions paraîtront certainement naïves, de peu d'intérêt et renfermant des réponses trop évidentes pour qu'il vaille encore la peine de s'en préoccuper. Elles seront même considérées comme indignes de l'esprit scientifique et rationnel qui caractérise notre époque, et le sujet dans son ensemble sera relégué d'un revers de main dans le domaine des contes et des légendes.

Cependant, une telle attitude ne se justifie pas. D'une part, parce que ce rejet ne procède pas d'un examen approfondi des faits : il n'a donc rien de cette objectivité dont se réclament la science et notre culture. D'autre part, parce que l'hypothèse de l'existence de ces êtres, contrairement à ce que l'on pourrait croire, n'est pas en contradiction avec les connaissances scientifiques et religieuses.

De plus, de nombreux faits montrent que leur existence est plausible. Le but de ce livre est de présenter de nombreux éléments, appartenant à des domaines très variés, afin de donner une image plus complète de ce sujet. Pour ce faire, des ouvrages religieux, historiques et mythologiques ou apportant des témoignages, ont été consultés. Cependant, le livre décisif pour notre compréhension en la matière est un ouvrage intitulé «Dans la Lumière de la Vérité, Message du Graal» (pour plus de renseignements : www.messagedugraal.org). Cette œuvre n'est pas consacrée exclusivement aux êtres élémentaux –elle aborde en effet de nombreux autres thèmes, en particulier l'origine de l'être humain, la place qu'il occupe dans la Création, la formation de son destin, le sens de sa vie, etc. – mais les explications que nous y avons trouvées sur le sujet qui nous intéresse ici sont les plus claires et les plus complètes que nous ayons rencontrées.

Dans cette œuvre, les êtres élémentaux sont désignés par les termes «êtres essentiels», termes que nous allons également utiliser dans le présent ouvrage.

Chapitre 1 : Pourquoi ne voit-on pas les êtres essentiels ?

Un certain nombre de personnes, aujourd'hui comme par le passé, affirment avoir vu des êtres essentiels. Pour elles, évidemment, la question de leur existence ne se pose pas puisque les ayant vus, elles savent qu'ils existent. Il n'en va bien sûr pas de même pour les personnes qui n'en ont jamais observé et qui, pour cette raison, demandent de voir pour croire.

L'expression « je veux voir pour croire » revient ainsi tout naturellement à propos des êtres essentiels, comme c'est généralement le cas dans toutes les discussions portant sur l'existence des choses invisibles. Cette expression sous-entend : puisque je ne peux le voir, c'est que cela n'existe pas. Et, au premier abord, cette manière de considérer les choses semble parfaitement logique. En effet, ce qui n'est pas visible n'a pas de forme ; et ce qui n'a pas de forme n'existe pas.

Il y a cependant de très nombreuses choses auxquelles nous croyons, dont l'existence nous apparaît comme certaine, sur lesquelles nous fondons notre conception de la vie et organisons nos activités, et que nous n'avons jamais vues.

Que l'on pense à l'électricité dont notre société est si dépendante et que personne n'a encore vue, à l'atome dont les électrons tournent autour du noyau, qui est à la base de la chimie mais qui est tout aussi invisible, aux ondes radio et télévision qui traversent constamment l'espace qui nous entoure, sans que nous puissions les apercevoir.

Qui de nos jours oserait contester l'existence des forces de la gravitation ou des forces magnétiques, sous prétexte qu'elles seraient invisibles ? Ou encore, des rayons ultra-violet et infra-rouges, invisibles eux aussi ?

Tout le monde est convaincu que l'être humain possède une volonté, pourtant personne ne l'a encore observée en tant que telle. Pas plus que nos sentiments et nos émotions, dont nous sommes persuadés qu'ils existent puisque nous les ressentons. Et que dire de ces choses que nous émettons constamment sans les voir, à savoir nos pensées.

Ces différents exemples montrent bien qu'il n'est pas toujours nécessaire de « voir pour croire » et qu'il est erroné de considérer comme forcément inexistant ce qui ne se voit pas. Les gnomes, les elfes et autres êtres essentiels ne doivent par conséquent pas être a priori considérés comme inexistantes puisque invisibles. Ce qui vient d'être dit ne constitue bien sûr pas une preuve de leur existence, mais permet de garder ouverte une telle éventualité.

Il n'est d'ailleurs pas exact d'affirmer, sans plus, que les êtres essentiels sont invisibles. Il faudrait plutôt dire que, de manière générale, ils ne sont pas visibles, puisqu'à toutes les époques des personnes disent les avoir vus. Ils ne seraient donc visibles qu'à une partie des êtres humains.

Mais ces derniers, les ont-ils vraiment vus ?

Étant donné qu'il est extrêmement difficile de contrôler de tels témoignages, puisque la personne qui voit les êtres essentiels semble posséder un don qui fait justement défaut à celle qui veut effectuer le contrôle, il est préférable d'aborder la question sous un autre angle et de se demander s'il est vraiment possible à certaines personnes de voir plus que ce que l'on peut

voir d'habitude, autrement dit de percevoir une réalité autre que celle que peut observer le commun des mortels. Pour répondre à cette question, il nous faut d'abord examiner de plus près ce que l'on entend par voir.

Voir est la faculté que nous possédons d'appréhender la réalité qui nous entoure à l'aide de nos yeux. Cette faculté est limitée à un seul aspect de la réalité : celui qui est visible. Notre vision ne nous permet donc de saisir qu'une partie de notre environnement. Lui échappent les sons, les goûts, les odeurs et les textures, qui sont respectivement perçus par nos oreilles, notre langue, notre nez et notre peau.

Il existe entre nos sens et ce qu'ils sont en mesure de percevoir, quelque chose que l'on pourrait appeler une relation d'affinité, puisque chaque sens ne capte que les éléments qui sont en affinité avec lui, c'est-à-dire les sons pour l'ouïe, les odeurs pour l'odorat, etc.

Cette affinité est similaire à celle qui existe entre un récepteur radio et les différentes émissions qu'il est en mesure de capter. Lorsqu'un récepteur radio est réglé sur une certaine longueur d'onde, il ne peut capter que l'émission correspondant à cette longueur d'onde. Les nombreuses autres émissions diffusées sur des longueurs d'ondes différentes lui échappent, bien qu'elles existent. La raison en est qu'il manque une relation d'affinité entre la longueur d'onde sur laquelle la radio est réglée et celles sur lesquelles les émissions sont diffusées.

L'existence de cette affinité est importante pour notre propos, parce que d'une part elle montre que nos yeux ne possèdent qu'une capacité limitée de perception de la réalité et, que d'autre part, elle permet de circonscrire très précisément le champ d'action de ces organes. En effet, en vertu de la loi d'affinité, nos yeux – et d'ailleurs nos autres sens également – ne peuvent saisir que ce qui est en affinité avec eux, c'est-à-dire uniquement ce qui est d'un genre semblable au leur. Appartenant au corps physique fait de matière, nos yeux ne peuvent par conséquent percevoir que ce qui est matériel comme eux. En d'autres termes, tout ce qui est immatériel leur échappera nécessairement.

C'est ce que nous avons mentionné précédemment lorsque nous avons dit que nos yeux ne sont pas capables de voir la volonté humaine, les sentiments, les pensées, etc., puisque nous abordons là le domaine de l'immatériel.

Par immatériel, il faut entendre tout ce qui n'appartient pas à la matière dense du plan terrestre. Le plan terrestre n'est en effet pas le seul plan existant dans la Création. Voilà une chose qu'il nous faut aussi développer pour la bonne compréhension de notre sujet.

Le fait que la Création se compose de plans de genres différents n'est pas une notion qui devrait être difficile à accepter pour quelqu'un vivant dans une civilisation dont les fondements sont chrétiens, comme c'est le cas pour notre société. Jésus a fait allusion à ces différents plans en parlant des nombreuses demeures dans la maison de son Père. En outre, en plus du plan terrestre sur lequel nous nous trouvons actuellement et dont l'existence, pour cette raison, n'est pas contestée, l'enseignement chrétien fait mention d'un plan situé au sommet de la Création : le plan spirituel ou paradis. C'est le plan d'origine des esprits humains. Lui font suite, différents plans – regroupés sous le terme général de purgatoire – d'un genre progressivement plus dense à mesure que l'on descend et se rapproche du plan terrestre qui, lui, est le plus dense. Ces plans intermédiaires sont des lieux de séjour où les esprits humains poursuivent leur évolution, avant de pouvoir regagner le plan spirituel.

Tous ces plans intermédiaires, excepté le plan terrestre, sont d'un genre différent de celui des yeux de notre corps physique. Ils ne peuvent par conséquent pas être perçus par eux. Ils sont au-delà de la capacité de perception de notre vue, comme de nos autres sens, ainsi que l'exprime le terme «au-delà» utilisé pour désigner ces plans.

Étant originaire du plan spirituel, l'esprit humain est d'un autre genre que celui du corps physique qui appartient à la matière dense du plan terrestre. C'est pourquoi, lorsqu'un esprit s'incarne sur terre, il est obligé de revêtir une enveloppe de même densité que ce plan, afin de disposer d'un outil qui lui serve d'intermédiaire.

Cette enveloppe est le corps physique. Sans elle, l'esprit ne pourrait ni appréhender le plan terrestre ni agir sur lui.

Le corps n'est donc pas l'être humain lui-même, il n'est qu'un outil à la disposition de l'esprit. Or, les yeux qui appartiennent au corps physique ne sont, eux aussi, que des outils. Ce ne sont pas nos yeux qui voient, mais bien celui qui les utilise, l'esprit, notre moi véritable. Tout comme des lunettes, des jumelles ou un microscope, les yeux sont des instruments qui transmettent des informations visuelles à l'esprit par l'intermédiaire du cerveau.

La nécessité pour l'esprit de posséder une enveloppe de même nature que le plan terrestre où il séjourne s'est également présentée pour chaque plan dans lequel il a pénétré. Ainsi, lors de sa descente depuis le plan spirituel jusqu'au plan terrestre, l'esprit, en passant de plan en plan, revêt une enveloppe après l'autre, et – ce qui est fondamental pour notre propos – les unes sur les autres. À son arrivée sur un nouveau plan, l'esprit ne se débarrasse donc pas de l'enveloppe qui lui avait été nécessaire sur le plan précédent, mais il la conserve. Il est ainsi entouré d'autant d'enveloppes que de plans traversés au cours de sa descente.

Or, toutes ces enveloppes sont équipées d'instruments ou d'organes leur permettant d'appréhender le plan d'où elles sont issues. Chacune de ces enveloppes possède donc des yeux.

Cette «multitude» d'yeux devrait nous rendre possible aussi bien la vision de nos différents corps subtils que celle des divers plans correspondants. Pourquoi n'est-ce pas le cas ? Pourquoi ne voit-on pas tous les plans à la fois ? Cela provient du fait que nos différentes paires d'yeux ne sont pas toutes en fonction en même temps. Seuls les yeux du dernier corps revêtu, le plus dense, sont opérationnels, car ce sont ceux qui sont nécessaires à l'esprit. C'est en effet sur le plan d'où est issu ce corps que l'esprit séjourne et sur lequel il a besoin d'informations pour s'y diriger de manière adéquate.

Si l'esprit recevait des informations provenant simultanément de plusieurs plans, il en résulterait une image confuse qu'il aurait beaucoup de peine à interpréter et qui l'induirait en erreur. Il n'y a donc toujours qu'une paire d'yeux en fonction à la fois. Exceptionnellement, cette paire peut être une autre paire que celle du plan sur lequel l'esprit séjourne ; c'est le cas pour les voyants. Ici, sur terre, un voyant voit de manière générale avec les yeux de son corps physique – comme chacun de nous – mais par moments, il peut également voir avec une autre paire d'yeux. Dans ce cas, ses yeux terrestres ne seront pas en fonction, et ce qu'il verra sera ce qui a le même genre que le plan auquel appartiennent les yeux en activité : des choses qualifiées d'inexistantes parce qu'invisibles aux yeux du corps terrestre !

La possibilité que possèdent certains êtres humains de voir des choses que la majorité ne peut appréhender existe donc. Non seulement elle existe, mais elle s'explique dès que l'on prend en considération la constitution totale de l'être humain, c'est-à-dire aussi bien ses constituants matériels (le corps physique) qu'immatériels (ses corps subtils et son esprit). La voyance est effectivement une chose possible et naturelle.

Les facultés de voyance ne sont pas uniformes. Elles sont réparties différemment pour chaque voyant. Aucun voyant ne peut voir tous les plans. Chacun possède la capacité de voir un plan ou un autre. Ce sont en quelque sorte des spécialistes. Et parmi toutes les « spécialités » possibles, il en existe une grâce à laquelle les voyants sont branchés sur «la longueur d'onde» des êtres essentiels. Cette capacité n'est d'ailleurs, elle non plus, pas uniforme, puisque certains voyants perçoivent avant tout les êtres essentiels les plus denses, comme les gnomes et les ondines qui s'occupent respectivement des éléments terre et eau, et beaucoup moins les êtres essentiels dont la constitution est plus éthérée parce qu'ils s'occupent de l'élément air (les sylphes) ou de l'élément feu (les salamandres).

La faculté de voir les êtres essentiels ne passant pas par les yeux de notre corps de matière dense, les corps avec lesquels sont perçus les êtres essentiels ne sont pas non plus des corps de matière dense, mais des corps de matière subtile de l'au-delà. Ces êtres, tout comme les ondes radio, traversent en effet les murs, ou tout obstacle qui se présente à eux, comme si ces derniers n'existaient pas.

La nature non-matérielle de ces apparitions a également pour conséquence que les êtres essentiels peuvent être « vus » par des aveugles. Pas par tous les aveugles, mais uniquement par ceux qui sont «voyants», c'est-à-dire des aveugles dont les yeux du corps physique ne fonctionnent certes pas, mais dont les yeux d'une enveloppe plus subtile sont en action. Rappelons que ce qui voit en nous c'est l'esprit, et que les aveugles possèdent comme nous différentes paires d'yeux qui ne sont que des outils. Si les yeux de l'enveloppe la plus dense ne fonctionnent pas, cela n'implique pas automatiquement que ceux d'une autre enveloppe ne puissent fonctionner, du moins par intermittence.

Le témoignage d'une personne dans une telle situation a quelque chose de paradoxal, non seulement parce qu'un aveugle voit, mais également parce que ce qui est évident pour lui puisqu'il le voit, ne l'est pas pour nous, parce que nous ne le voyons pas!

Ainsi, peut-on lire dans le récit d'une aveugle de naissance :

« Étant enfant, je jouais volontiers avec des nains et des elfes. Je les connaissais et je les comprenais. Quant au monde physique, mes parents et mes éducateurs étaient obligés de m'en ouvrir l'accès par un enseignement concret et systématique, car j'étais aveugle de naissance. L'«autre monde» – je le nommais ainsi – personne n'avait besoin de me l'expliquer. Parfois, je voulais en parler aux adultes, les faire participer à ce que je vivais. Quand j'étais petite, ils m'écoutaient patiemment et acquiesçaient à tout amicalement. Plus tard – pensant que c'était nécessaire pour un enfant plus âgé – ils s'efforcèrent de chasser de mon esprit cet «autre monde». Ils m'expliquaient qu'il fallait apprendre à distinguer ce qui est vrai de ce qui n'est que le fruit de l'imagination... Mais je ne «croyais» pas à ces êtres, j'en faisais l'expérience, et je commençai alors à souffrir du premier grand problème de ma vie. En suivant les adultes, il me fallait croire à ce que je ne voyais pas. » (Ursula Burkhard, Karlik, Éditions Iona, Paris)

La faculté de voir des êtres essentiels, c'est-à-dire de voir avec des yeux autres que ceux du corps terrestre, est en réalité potentiellement présente chez tous les humains, puisque tous possèdent les yeux nécessaires à cet effet, mais elle ne se manifeste que lorsque des conditions bien précises sont remplies.

Ces conditions sont en relation avec la composition du sang et la manière dont celui-ci irradie (pour plus de détails, lire « Le mystère du sang » du même auteur). Ce fait est peu connu, mais s'explique ainsi: l'esprit et les enveloppes subtiles qui l'entourent sont d'un genre trop éthéré pour se lier, sans plus, au corps physique dont la densité est beaucoup plus grande. Un élément de transition, qui fasse office de pont, est nécessaire ; cet élément est le sang. Pour être tout à fait précis, il ne s'agit pas directement du sang – puisque celui-ci est aussi de genre matériel comme le corps – mais de son irradiation.

Comme toute chose, le sang irradie, c'est-à-dire qu'il émet des radiations invisibles qui n'en existent pas moins et dont les caractéristiques dépendent de sa composition. Ces radiations sanguines se joignent aux radiations qui émanent de l'esprit entouré de ses enveloppes subtiles et, ensemble, forment la liaison entre l'esprit et le corps physique. L'esprit et le corps sont donc reliés par un pont d'irradiations.

Normalement, les irradiations du sang relient l'esprit au corps physique, et par là, aux yeux terrestres. Mais, parfois, il arrive également qu'en se modifiant de manière particulière, la composition sanguine engendre des irradiations d'un genre différent qui mettent en relation l'esprit non plus avec les yeux du corps physique, mais avec ceux d'un corps subtil. Il en résulte alors la faculté particulière – que possèdent les voyants – de voir ce que les autres ne voient pas. Il existe donc une composition spéciale du sang qui permet à certaines personnes d'acquérir le don de voir les êtres essentiels, tout comme il existe d'autres compositions spéciales pour chacun des différents genres de voyance, c'est-à-dire chaque fois que les yeux d'autres corps subtils sont sollicités.

Que des irradiations sanguines qui permettent de voir les êtres essentiels, c'est-à-dire des êtres qui s'occupent de la nature, se développent facilement chez des gens proches de la nature, comme les agriculteurs, les bergers ou les bûcherons, est dans l'ordre des choses. Mais cela n'empêche pas qu'un citoyen intérieurement proche de la nature puisse en apercevoir lorsqu'il se rend à la campagne, ou même dans l'espace restreint d'un parc public.

Ces irradiations propices à la vision des êtres essentiels sont souvent présentes chez les jeunes enfants. Lorsque ceux-ci parlent à leurs parents des êtres qu'ils voient – comme en témoigne, entre beaucoup d'autres, le récit de l'aveugle «voyante» – les parents pensent que leurs enfants, influencés par les contes qu'ils ont entendus, « inventent » et ne font que jouer en imagination avec de tels êtres. Bien que cela soit souvent vrai, cela ne l'est pas toujours. Parfois, il est en effet possible de constater que l'enfant n'invente rien, mais voit réellement des êtres essentiels. C'est le cas lorsque la surprise qu'il manifeste à l'apparition de l'un d'eux le fait interrompre brusquement une activité qu'il aime et dans laquelle il était plongé. C'est également le cas, lorsqu'une déception profonde s'empare de lui parce qu'un tel être vient de le quitter et disparaît. Le plus souvent d'ailleurs, ces enfants ne parlent pas d'un gnome ou d'un lutin – termes utilisés par leurs parents et dans les livres de contes – mais d'un «petit monsieur». L'enfant décrit ainsi de la manière la plus simple ce qu'il voit.

La plupart du temps, il s'agit effectivement de gnomes. Ces derniers qui s'occupent de tout ce qui est en relation avec le sol, la terre et les rochers sont les plus denses des êtres essentiels, et

sont du genre le plus proche du nôtre. C'est la raison pour laquelle ils sont aussi les plus faciles à voir pour les humains.

L'irradiation du sang nécessaire pour voir des êtres essentiels apparaît parfois soudainement chez des personnes qui normalement ne la possèdent pas, mais qui se trouvent dans une situation de grand danger. Le fort ébranlement physique et psychique qui les envahit modifie leur composition sanguine et l'irradiation qui en émane.

Le célèbre aviateur Charles Lindbergh qui, en 1927, effectua le premier la traversée en solitaire de l'océan Atlantique, a raconté que, bien qu'épuisé par le froid, les conditions météorologiques difficiles et le manque de sommeil, il avait réussi à amener son avion à destination grâce à des êtres essentiels qui lui seraient venus en aide.

Plus récemment, des pilotes à bout de forces au cours de vols très longs et très astreignants ont également signalé la présence de «petits hommes d'un pied de haut» se tenant sur les ailes de leur avion. Une aide similaire semble avoir été apportée à un médecin allemand lors de ses traversées des océans en pirogue: des êtres essentiels lui portèrent secours au moment où il faillit perdre la vie.

Par ailleurs, il existe de nombreux récits témoignant du secours offert par des êtres essentiels à des mineurs bloqués à cause de l'écroulement d'une galerie.

Ces témoignages sont le plus souvent rejetés sous prétexte qu'il s'agirait d'hallucinations provoquées par l'épuisement et la peur. Dans sa définition médicale, l'hallucination est la vision d'objets ou d'êtres qui ne sont pas présents, c'est-à-dire d'apparitions qui ne résultent pas de stimuli extérieurs. De tels phénomènes ont lieu lorsque le cerveau et le système nerveux sont profondément ébranlés, par exemple, par une forte fièvre ou par la prise de drogues. Cet ébranlement engendrerait dans le champ de vision l'apparition de taches colorées de formes diverses, qui seraient faussement interprétées comme représentant tel objet ou tel être par la personne concernée.

Dans le cas qui nous occupe, la situation est cependant différente, et une autre manière de considérer les choses est possible, tout en restant dans le cadre de la définition médicale: la fatigue et les fortes émotions ont modifié la perception de ces personnes, parce que leur irradiation sanguine s'était également transformée.

Or, ce que cette modification des irradiations engendre ce n'est pas la vision de choses inexistantes, mais la vision de choses présentes n'émettant pas terrestrement des stimuli. Il ne s'agit donc pas d'hallucinations, mais d'une capacité spéciale de voir, résultant des conditions particulières qui ont changé l'irradiation du sang.

Il est important de mentionner qu'il aurait été possible de photographier des êtres essentiels. Plutôt que d'entrer dans des discussions concernant l'authenticité de ces photos particulières, il nous paraît plus important de nous demander si photographier des êtres essentiels est oui ou non du domaine du possible. Effectivement, si ces êtres n'apparaissent pas sous une forme matérielle, comment se fait-il qu'ils puissent impressionner une pellicule photographique, qui est elle-même matérielle?

On constate en premier lieu qu'une telle possibilité ne dépend pas de la sensibilité des appareils ni de la pellicule, sinon beaucoup plus de photos de ce genre existeraient. Cette

sensibilité doit donc plutôt résider dans le photographe ou dans une personne qui se trouve près de lui lorsque le cliché est pris; plus précisément dans l'irradiation sanguine de l'une de ces personnes.

Les forces qui résident dans l'irradiation sanguine permettent en effet non seulement d'établir un pont vers les êtres essentiels photographiés, mais également de densifier suffisamment la forme de ces êtres de telle façon que celle-ci, en devenant plus compacte et tangible, impressionne la pellicule photographique.

Ce phénomène de densification est similaire à celui qui, dans un tout autre domaine, a lieu lorsque, grâce à des influences extérieures, la vapeur d'eau invisible devient apparente en se condensant en nuages ou en gouttes de pluie. Il est également bien connu dans les milieux spirites où des esprits désincarnés, normalement invisibles aux yeux terrestres, deviennent visibles au public qui assiste aux séances, en raison des qualités spéciales résidant dans l'irradiation sanguine de certains médiums. Grâce à cette irradiation, l'enveloppe subtile la plus dense et la plus extérieure de l'esprit désincarné, se densifie à tel point qu'elle devient visible terrestrement. Elle peut alors être photographiée, comme en témoignent les clichés pris lors de ces séances.

Le même phénomène pourrait donc avoir lieu avec les êtres essentiels. Les photographier serait du domaine du possible, mais resterait exceptionnel.

La faculté de voyance n'étant pas permanente, mais intermittente puisque la majeure partie du temps le voyant voit comme tout le monde avec ses yeux terrestres, cela explique pourquoi les personnes qui ont vu des êtres essentiels s'expriment souvent en disant que ceux-ci sont soudainement apparus dans leur champ de vision ou, même, qu'ils ont brusquement pris forme devant elles. Pareille description des faits n'est pas celle à laquelle on s'attendrait, car elle est contraire à ce qui se passe terrestrement. Là, les objets et les êtres ne sortent pas du néant mais sont devant nous ou non, ou entrent latéralement dans notre champ de vision. Cependant cette description correspond parfaitement à la réalité du phénomène, tel que nous l'avons expliqué en faisant intervenir la notion d'irradiation sanguine.

Pour que des êtres essentiels deviennent effectivement visibles, l'irradiation du sang du voyant doit se modifier en conséquence. Il s'agit d'un processus, et comme tel, celui-ci prend un certain temps. Un être essentiel peut donc se trouver devant une personne habituellement capable de le voir, mais qui ne le voit pas encore, puisque les modifications de son irradiation sanguine n'ont pas, à ce moment-là, atteint le stade nécessaire à cette vision.

Or, lorsque ce stade est en passe d'être atteint, la personne voit un être essentiel soit prendre forme peu à peu devant elle, si la modification des irradiations a lieu lentement, soit apparaître brusquement, si le processus a lieu rapidement. Le phénomène d'apparition n'est donc pas dû à l'être essentiel, mais à la façon dont la faculté de voyance s'installe.

La question que nous nous étions posée au début du chapitre était de savoir pourquoi les êtres essentiels n'étaient généralement pas visibles. La réponse est que la vision de tels êtres n'est possible qu'à ceux qui possèdent une faculté particulière de voyance. Ce don semble avoir été plus répandu dans le passé qu'aujourd'hui, si l'on en juge par les innombrables témoignages et récits provenant de toutes les époques et de toutes les régions du globe.

Chapitre 2: Universalité de la connaissance sur les êtres essentiels

Dans les contes et légendes de nos régions sont consignés, le plus souvent sous forme romancée et déformée avec le temps, les récits de rencontres entre humains et êtres essentiels. Ce sont des bergers qui sont aidés par les êtres essentiels dans la surveillance et le soin des troupeaux, qui sont conduits vers des abris en cas de violents orages ou qui sont guidés vers leur foyer lorsqu'ils se sont perdus dans la brume. Ce sont également, dans les régions montagneuses, des bergers à qui l'on indique le moment propice pour faire monter le bétail à l'alpage et celui où il doit redescendre ; on leur indique aussi à quel endroit construire les chalets et les étables pour se préserver des avalanches, et on leur dit quand rebrousser chemin pour éviter un éboulement de terrain. Ce sont aussi des paysans à qui il est signalé les périodes les plus favorables pour semer, récolter et effectuer les différents travaux des champs, des marins à qui il est montré où jeter leurs filets, des mineurs qui sont aidés et conseillés dans leurs travaux, etc.

Les contes et légendes contiennent aussi un grand nombre de récits dans lesquels les êtres essentiels rendent les humains attentifs à de nouvelles possibilités d'utiliser ce que leur offre leur environnement naturel : comment forger les métaux, quelle terre utiliser pour obtenir de meilleures poteries, quelles fibres végétales choisir pour tisser, comment procéder pour améliorer la fabrication des fromages ou d'autres denrées alimentaires, en quel lieu creuser pour trouver une source ou quelles plantes médicinales employer pour soigner différentes maladies.

Ces récits sont innombrables. On les trouve dans tous les pays d'Europe, si bien qu'ils nous apparaissent comme étant typiques de nos régions et de notre culture. Il en existe cependant de semblables dans les contes et les légendes de toutes les parties du globe, c'est-à-dire aussi bien chez les peuples esquimaux du Grand Nord que chez les tribus océaniques du Sud, dans les pays d'Afrique (Noirs et Arabes) que dans les pays d'Asie (comme l'Inde, la Chine et le Japon), ou encore, chez les tribus indiennes d'Amérique du Nord (les Peaux-Rouges) et celles du Sud (les Mayas, les Incas...).

Aucune région naturelle ne semble privée de la présence des êtres essentiels puisqu'ils sont connus par des peuplades établies dans les hautes vallées retirées des montagnes ou au bord de la mer, sur la terre ferme ou dans les îles, dans les déserts ou les forêts vierges, dans les régions tropicales ou celles qui sont recouvertes de glace et de neige, sur les hauts sommets ou dans les grottes profondes.

La connaissance des êtres essentiels n'est pas seulement le propre de petites tribus vivant proches de la nature, mais également celui de grandes civilisations qui ont laissé des traces durables et profondes dans l'histoire de l'humanité, comme les civilisations mésopotamienne, grecque ou romaine, celles des empereurs de Chine, des pharaons d'Égypte ou des rois Incas.

L'existence des gnomes, par exemple, est attestée mondialement. En Inde, ils sont nommés Bhoutas ou Prétas ; chez les musulmans, génies ou djinns. Dans le Talmud, livre religieux juif, les gnomes sont considérés comme les gardiens de la terre et des mondes souterrains, alors que chez les Aztèques les gnomes, appelés Tepictotons, s'occupent plutôt des montagnes. Les traditions brésiliennes font mention d'un gnome protecteur des forêts nommé Kurupira et celles d'Égypte, du gnome Bès, barbu et difforme, très populaire parce qu'il protège les êtres humains. Aux États-Unis, les Indiens iroquois distinguent trois sortes de

gnomes, selon qu'ils s'occupent des rochers et des eaux, des végétaux et des rivières, ou du sol et des grottes. Ces différents gnomes sont donc des «cousins» éloignés des gnomes, lutins, farfadets, korrigans... de chez nous.

Les êtres essentiels responsables de l'eau sont également universellement connus. En Grèce et dans la Rome antique, chaque fleuve, rivière, ruisseau, source, puits, étang, lac et mer avait une ondine, nymphe, naïade, néréide ou autre créature attirée. Il en allait de même en Afrique et chez les Indiens d'Amérique du Nord, tout comme en Océanie ou chez les Esquimaux, bien que dans ces deux derniers cas, par la force des choses, il s'agisse essentiellement d'entités en relation avec la mer, les criques, les marées, les vagues, etc.

Un grand nombre de traditions, un peu partout dans le monde, mentionnent également de manière uniforme la présence d'êtres essentiels géants, au début de la formation de la planète. Ce sont les Asouras de l'Inde, les Titans de la Grèce, les géants des traditions nordiques... leur grande taille et leur force prodigieuse leur permettent de modeler le relief de la Terre, c'est-à-dire les vallées, les collines, les montagnes, les falaises et les précipices.

Partout, les êtres essentiels sont décrits comme ayant une taille et une forme adaptées à leurs fonctions. Si les géants sont grands parce qu'ils s'occupent de choses de dimensions importantes, les elfes sont de petite taille, correspondant aux fleurs dont ils favorisent la croissance. Les gnomes sont trapus et denses comme les rochers et la terre où ils s'activent, les ondines fluides et souples comme l'élément liquide, les sylphes aériens et légers comme l'air... Les caractéristiques et les fonctions sont toujours en accord selon une logique qui est connue partout dans le monde.

Mais les êtres essentiels ne sont pas seulement les êtres que nous avons mentionnés jusqu'à présent, c'est-à-dire ceux qui sont en contact direct avec la matière parce qu'ils la façonnent, l'animent et la dirigent. D'après la plupart des traditions, au-dessus de ces multiples «ouvriers» se tiennent d'autres êtres essentiels qui dirigent et coordonnent leurs activités ; et plus haut encore, un nombre restreint d'êtres essentiels d'un genre plus élevé qui sont les dirigeants de toute la hiérarchie. Ces derniers étaient considérés par les différents peuples qui en ont parlé comme les êtres les plus élevés, et en tant que tels, vénérés comme dieux. Ce sont les dieux bien connus de l'Antiquité grecque et romaine : Zeus, dieu du ciel et des phénomènes météorologiques en général ; Hadès, dieu des mondes souterrains ; Poséidon, dieu des mers ; Artémis, déesse des terres sauvages (forêts et prairies) ; Déméter, déesse des terres cultivées ; Héphestos, dieu du feu de la terre (les volcans) ; Aphrodite, déesse de la fertilité, des végétaux, etc.

Ces dieux ne s'occupaient pas seulement des phénomènes naturels, mais ils personnifiaient également des vertus en relation avec leurs activités. Par exemple, le sens de la justice (Zeus), du beau (Aphrodite), du courage (Mars), de la vigilance (Athéna), de l'humilité et du sens du devoir (Mercure), de la fidélité (Héra), de la pureté (Artémis)...

L'existence d'une douzaine de dieux principaux, attestée dans la mythologie grecque, romaine ou germanique, c'est-à-dire en Europe, se retrouve à quelques variations près en Afrique, en Asie et en Amérique. Pour toutes ces traditions, ces dieux ont une résidence dans le ciel, appelée Olympe par les Grecs, Walhalla par les Germains, Tir-na-Moe par les Celtes, etc.

La sphère d'influence de chacun de ces dieux et les facultés qui leur sont attribuées sont également très semblables. Dans toutes les régions du globe, il existe un dieu du ciel qui est

en même temps dieu des orages, et qui lance les éclairs à l'aide d'une arme ou d'un outil. Chez les Grecs, c'est Zeus armé de sa lance ; chez les Romains, Jupiter également équipé d'une lance ; chez les Germains, Thor et son marteau ; chez les Incas, Catequil et sa fronde ; en Chine, Lei-kong avec son maillet et son burin ; chez les Indiens iroquois, Hino avec son arc et ses flèches. Au Mozambique, le dieu du ciel s'appelle Tilo ; en Guinée, Nyamié ; au Sénégal, Rockh-sène ; au Guatemala, Hurakan ; en Inde, Indra.

Le nom des dieux est parfois extrêmement similaire d'une région du globe à l'autre. Par exemple, une divinité responsable de l'élément feu est nommée Agni en Inde, Ogni par les peuplades slaves, Ignis chez les Romains et Ugnis en Lituanie. L'ordre naturel est dépendant de Uranus en Grèce et de Varuna en Inde.

Les différents exemples donnés précédemment montrent que mondialement, les peuplades et civilisations ont toutes considéré que la nature n'était pas seulement de la simple matière, mais que des forces personnalisées l'animaient. Mondialement également, les peuples et civilisations ont décrit de manière similaire les caractéristiques de ces forces personnalisées, caractéristiques qui dépendent de leur fonction au sein de la nature. Mondialement encore, ces êtres sont répartis dans une hiérarchie à la tête de laquelle ne se trouve pas un dieu mais un petit groupe de dieux !

Une telle unanimité dans les conceptions a de quoi surprendre. Au-delà de petites variations dues aux différences de culture et de milieux, sur le fond, les conceptions et les descriptions des êtres essentiels et des dieux qui les gouvernent s'accordent de manière étonnante partout dans le monde. Comment une telle chose est-elle possible ? De quoi provient cette concordance ?

Ici, deux approches s'opposent. La première considère tout le savoir sur les êtres essentiels comme une invention humaine qui s'est propagée sur le globe par transmission orale ou écrite. Une peuplade ayant imaginé, à un certain moment de son histoire, que la nature était animée par des forces personnalisées, transmet cette conception à d'autres peuplades, permettant ainsi à cette croyance de se répandre peu à peu sur tout le globe.

La deuxième approche considère que si tant de peuplades différentes de par le monde ont cru en l'existence des êtres essentiels et ont pu les décrire de manière semblable, c'est que toutes, où qu'elles aient vécu, ont vu la même chose et ont ainsi pu décrire une réalité similaire. Il n'y a donc pas eu transmission de conceptions imaginées mais, localement, élaboration d'un savoir ayant pour base des expériences vécues personnellement. Ces expériences ont dû être très marquantes et sans équivoque pour que le savoir qui en résulte soit si clair et unanime. En effet, si ce dernier était issu de l'imagination, de rêveries ou de spéculations faites dans un état second, les descriptions et les récits en provenance des diverses régions du globe seraient très différents les uns des autres. Or, comme nous l'avons vu, sur le fond, ils concordent, ce qui tend plutôt à confirmer la deuxième hypothèse.

Il peut d'ailleurs être fortement mis en doute qu'une transmission fidèle de connaissances ait pu avoir lieu, comme cela est indiqué dans la première hypothèse. Il est bien connu que lorsqu'une information est communiquée de bouche à oreille par toute une chaîne d'intermédiaires, elle se déforme de plus en plus au fur et à mesure de sa progression. Certaines parties de l'information initiale sont supprimées ou oubliées, d'autres sont déformées, et des éléments étrangers sont rajoutés. Le message final n'a alors plus rien, ou très peu, à voir avec l'information de départ.

De plus, à l'époque où ces transmissions sont censées avoir eu lieu, les obstacles naturels comme les océans, les hautes chaînes de montagnes, les déserts, etc. représentaient des barrières presque insurmontables. Pourtant, le savoir sur les êtres essentiels se retrouve des deux côtés de l'océan Atlantique, en Asie comme en Australie, de part et d'autre des Alpes et de l'Himalaya, au nord comme au sud du Sahara...

Pour qu'une propagation du savoir concernant les êtres essentiels se soit faite de façon aussi efficace, on pourrait penser qu'il a été nécessaire qu'un véritable esprit missionnaire anime et entretienne la diffusion de ce savoir sur toute la surface du globe, comme ce fut le cas, par exemple, pour la diffusion du christianisme. Mais un tel esprit missionnaire existait-il chez ces peuplades? Les ethnologues et historiens pensent que non. Ces spécialistes relèvent même que l'absence d'esprit missionnaire est l'une des caractéristiques des peuplades croyant en l'existence des êtres essentiels. Occupées à maintenir une liaison privilégiée avec certains «esprits de la nature», ces peuplades ne s'offusquent pas de ce que leurs voisins cherchent la liaison avec d'autres êtres essentiels.

L'unanimité de la croyance en l'existence des êtres essentiels, que nous venons de voir comme étant uniformément répandue dans l'espace, l'est également dans le temps. Aussi loin que l'on remonte dans l'histoire de l'humanité, et tout au long de son histoire, cette croyance a été vivace et s'est maintenue vivante.

Les plus anciens témoignages qui nous donnent des indications sur la croyance des hommes sont les peintures effectuées, à partir de 25 000 ans avant J.-C., sur les parois des grottes ou sur des rochers. Si ce sont avant tout des animaux qui y sont représentés, on y découvre également quelques êtres humains, mais aussi un certain nombre de personnages qui ressemblent plus à des êtres essentiels qu'à des humains, comme ceux que l'on voit dans les peintures du massif du Tassili (Sahara), du Kimberley (Australie), etc.

Des témoignages plus marquants cependant apparaîtront à partir du 5^e millénaire avant J.-C., avec des statues et des peintures murales d'esprits de la nature et de dieux, dans les cités-états de Mésopotamie et dans les premiers royaumes égyptiens. À partir du 4^e millénaire avant J.-C., on en trouve en Inde, en Chine, et au-delà des mers au Pérou, où sont construits les premiers temples-pyramides. Dès le 2^e millénaire avant J.-C., la croyance en l'existence des êtres essentiels est visible chez les Assyriens et les Phéniciens, mais surtout en Grèce où le culte de ces entités va se développer d'une manière extraordinaire. À la même période, dans la région qui deviendra plus tard Israël, différentes peuplades vouent un culte à des dieux essentiels, contre lequel les premiers Juifs lutteront. C'est en effet à cette époque qu'Abraham reçoit la révélation concernant l'existence d'un Dieu unique (environ 1800 ans avant J.-C.) et, dans ce même millénaire, vers 1250 av. J.-C., que Moïse reçoit les dix Commandements.

Dans le millénaire qui précède la naissance de Jésus-Christ, le culte des êtres essentiels et des dieux est vivant à Rome et dans tout l'empire romain, ainsi que parmi les peuplades avec lesquelles ce dernier est en contact, comme les Gaulois ou les Helvètes.

Deux cents ans après la naissance du Christ, une nouvelle apogée dans la connaissance des êtres essentiels et dans le culte des dieux a lieu chez les Germains.

L'avènement de l'Islam, au 6^e siècle après J.-C., n'entrave pas l'essor de la croyance en l'existence des êtres essentiels mais la renforce.

Le Coran affirme en effet qu'en plus des anges et des êtres humains, Dieu a créé les djinns ou génies. Ceux-ci sont les habitants du monde subtil mais ils effectuent de nombreux travaux dans la matière. D'après le Coran – qui parfois s'adresse en même temps aux humains et aux djinns (LV, 31-34) – Salomon aurait construit le temple de Jérusalem avec l'aide des êtres essentiels (XXXVIII, 36-41).

Les siècles qui suivent sont ceux du Moyen-âge, période pendant laquelle l'Église cherche vainement à éradiquer la croyance, non plus dans les dieux – chez nous, cette croyance est peu vivante pendant cette époque – mais en l'existence des «petits» êtres essentiels : gnomes, elfes, lutins, fées... Ceci se fit en opposition avec certains membres de l'Église parmi les plus éminents, comme par exemple au 12e siècle, l'abbesse Hildegarde de Bingen qui confirme leur réalité dans ses écrits. Dans son ouvrage «De la vie méritoire», elle décrit comment les êtres essentiels se plaignent auprès d'un envoyé de Dieu, de ce que les humains détruisent la nature et contrarient leur activité, en ne respectant pas les lois et les cycles naturels.

À la fin du Moyen-âge : tout au long des 14e et 15e siècles, le culte des dieux est en pleine expansion chez les Incas et les Aztèques. En Europe, au 16e siècle, c'est le célèbre médecin Paracelse qui entretient le savoir sur les petits êtres essentiels, en consacrant l'un de ses nombreux ouvrages à ces êtres qu'il disait connaître parce qu'il les voyait.

Aux 17e et 18e siècles, les Indiens d'Amérique du Nord entretiennent un contact étroit avec la nature et les êtres essentiels, tout comme les autochtones australiens que Cook découvrit à cette même époque.

Aux 19e et 20e siècles, la croyance en l'existence des êtres essentiels semble au premier abord éradiquée par le christianisme. En réalité, dans pratiquement toutes les régions du globe où ils se rendent, les missionnaires chrétiens se trouvent confrontés à l'animisme des peuples qu'ils veulent convertir. L'animiste croit en des forces personnalisées animant la nature. Aujourd'hui encore, la croyance en l'existence des êtres essentiels est relativement bien ancrée dans une partie importante de la population mondiale.

Pour une croyance considérée comme erronée –parce que sortie de l'imagination de l'être humain – elle est d'une longévité exceptionnelle !

Habituellement, les fausses conceptions humaines durent un temps limité, puis sont remplacées par une nouvelle conception. Le plus souvent, après quelques années, décennies, voire siècles, l'erreur est reconnue et remplacée par des conceptions plus en accord avec la réalité. Ici, cependant, ce n'est pas le cas. La croyance en l'existence des êtres essentiels dure depuis des millénaires et ne semble pas près de s'éteindre. On est ainsi de nouveau amené à penser qu'elle n'est pas le fruit de l'imagination humaine, mais le résultat de l'expérience vécue et d'une vision directe.

Si cette croyance a été présente tout au long de l'histoire de l'humanité, disparaissant ici, naissant là, ce n'est pas parce qu'elle a été transmise de manière étonnamment fidèle de génération en génération, mais parce qu'elle peut être redécouverte à tout moment. En effet, étant donné le rôle fondamental que remplissent les êtres essentiels dans la bonne marche de la nature, leur présence est constamment nécessaire. Ils peuvent être vus et observés à tout moment, et la certitude de leur existence redevenir vivante instantanément.

Le peu de valeur accordé au culte voué aux êtres essentiels et aux dieux, voire le dédain ressenti à leur égard, ne sont pas justifiés. Certes, après avoir si longtemps considéré ces croyances comme primitives et sans fondement, il est difficile d'admettre qu'elles aient pu apporter quelque chose de positif à l'être humain. On n'en conserve généralement que les images les plus caricaturales, comme celles des sacrifices humains et autres atrocités. Ces pratiques cependant ne représentent pas l'essence fondamentale de ces cultes, mais des déviations malheureuses, comme on en trouve dans la plupart des religions, christianisme y compris.

Les nombreuses offrandes, qui ressemblent plus à des marchandages envers les divinités qu'à de la vénération, ont également conduit à tenir ces croyances pour frustes, grossières et terre à terre. Mais cette manière de voir est issue de jugements hâtifs et superficiels.

Les plus grandes civilisations, comme les civilisations assyrienne, grecque, romaine, égyptienne, chinoise, indienne ou inca, ont été bâties par des peuples qui vouaient un culte aux dieux.

D'après les historiens, si elles ont connu un tel essor ce ne fut pas malgré ces croyances, mais bien grâce à elles. Autrement dit, ces convictions ont favorisé l'éclosion et l'épanouissement de toutes les manifestations supérieures de la civilisation (art, mœurs, usages sociaux, etc.).

Ces civilisations n'étaient en effet pas dénuées d'idéaux élevés et de hautes valeurs morales, qui étaient, et sont encore indispensables à toute société. Le culte des dieux valorisait le respect de la justice et de l'ordre. Il soulignait la nécessité d'être honnête, bon, droit, et réprouvait ceux qui ne tenaient pas parole, mentaient, volaient ou trompaient leur prochain. Il exaltait les vertus de courage, de vigilance, de maîtrise de soi et de sagesse, le dévouement et le sens du devoir. Il conduisait également l'être humain à reconnaître que dans l'au-delà, dans le ciel, existaient des puissances qui lui étaient supérieures, à qui il devait d'exister et dont il dépendait ; que ces puissances dirigeaient le monde avec sagesse et amour, et qu'il était de son devoir de respecter leur volonté et de s'améliorer intérieurement pour toujours mieux les comprendre et se montrer digne de leur aide.

Il suffit de lire les textes des prières provenant de ces différentes civilisations pour se rendre compte que fondamentalement le culte des dieux ne conduisait pas l'être humain vers le mal mais vers le bien ; non pas vers un comportement brutal, faux, laid et dégradant, mais vers plus de noblesse et de maturité intérieure. Il faisait ressortir le bon en l'homme et lui enseignait à suivre une volonté supérieure et plus sage que la sienne.

La civilisation grecque, par exemple, a connu un développement extraordinaire, alors que rien ne le laissait présager. La croyance aux dieux fut le trait d'union entre les cités grecques. Elle cimentait la société. Art, architecture, littérature, philosophie, science, politique prirent alors un tel essor que l'on parle aujourd'hui encore du «miracle grec».

La Grèce est d'ailleurs considérée comme le berceau de la civilisation occidentale. De grands penseurs comme Socrate ou Platon vénéraient les dieux.

Dans un passage célèbre, on voit même Platon expliquant à la jeunesse sceptique de l'époque, que l'expérience de la vie les mènerait, comme d'autres avant eux, à reconnaître l'existence des dieux et le bien-fondé de croire en eux, cette croyance étant «ce qu'il y a de plus important pour l'homme», car d'elle dépend «sa bonne ou mauvaise conduite» (Platon, Les

lois). Le grand philosophe Socrate, quant à lui, se sentait investi d'une mission que lui aurait confiée Apollon, et qui consistait à vivre en sage, c'est-à-dire en harmonie avec la volonté et la sagesse «d'en haut», et à aider ses semblables à faire de même.

Chacun des dieux était un modèle idéal personnifiant une vertu : Arès, le courage ; Zeus, la justice; Athéna, la vigilance; Apollon, la droiture; etc. S'approcher le plus possible de ces modèles idéaux en développant en soi-même ces vertus, était le but que cherchaient à atteindre les Grecs.

La bassesse était par conséquent réprouvée. «Zeus n'aide jamais les menteurs et ceux qui brisent leur serment » est-il écrit dans l'Iliade. Une simple croyance n'était donc pas suffisante, car, peu-t-on encore lire dans l'Iliade, «pour bénéficier de l'aide de Zeus, il faut lui plaire en paroles et en actes».

Si la plupart des gens peuvent s'enthousiasmer pour la culture grecque, il n'en va généralement pas de même pour leur foi dans les dieux, qui a permis son épanouissement. «Ne s'agit-il pas», disent-ils «d'une croyance erronée, basée sur des textes regorgeant de récits fabuleux et incroyables, autrement dit de mythes ? Or, est-ce que la mythologie, avec ses êtres surnaturels agissant en partie à l'encontre de ce que nous tenons pour possible, peut être placée au même niveau que les textes sacrés des grandes religions? »

Ici, il convient de voir ce qu'est vraiment la mythologie. La définition qui nous est donnée dans l'«Encyclopédie Larousse de la mythologie» (édition anglaise) va nous y aider : «La mythologie est l'étude des légendes religieuses et héroïques si étrangères à l'expérience de celui qui les étudie qu'il ne peut les tenir pour vraies.» (R.Graves). La difficulté ou l'impossibilité de tenir pour vrais ces récits a conduit à utiliser le mot mythe dans un sens péjoratif, c'est-à-dire celui de récit inventé, faux et mensonger. De là vient également le terme de mythomane utilisé pour désigner celui qui ment, à lui-même et aux autres, en inventant une réalité qui l'arrange. Mais comme le dit la définition utilisée à l'instant, le côté «incroyable» des mythes ne dépend pas du récit lui-même, mais de celui qui le lit.

Si celui qui étudie un mythe appartient à une culture étrangère à celle du mythe, il lui manquera des points de repère, des expériences et un arrière-fond culturel, pour le saisir vraiment. Il le considérera par conséquent comme un mythe, alors qu'un récit similaire provenant de sa propre culture ne sera pas classé par lui dans le domaine de la mythologie, mais dans celui de la religion.

Par exemple, un étudiant indien considérera le texte sacré de la religion hindoue, le Bhagavad-Gitá, comme un texte religieux, alors que l'étudiant européen le tiendra pour un texte mythologique. Mais l'inverse est également vrai: les récits bibliques, considérés par l'étudiant européen comme des textes sacrés de sa religion, seront classés dans le domaine de la mythologie par l'étudiant indien non christianisé. Et de fait, on peut constater qu'aucun récit biblique ne figure dans les études de la mythologie européenne. Cela est d'autant plus paradoxal que de nombreux récits bibliques se retrouvent dans les mythologies étrangères!

L'histoire de Noé qui échappa au déluge en construisant une embarcation en est un exemple. Cette histoire est enseignée aux enfants. Elle fait partie intégrante de notre culture et, par conséquent, nous ne mettons pas en question son authenticité. Pourtant, des récits similaires appartiennent aussi à la mythologie grecque, babylonienne, sumérienne, indienne, iranienne, mélanésienne, polynésienne, australienne et d'Amérique du Sud, du Nord, ainsi que

d'Amérique centrale. Pourquoi s'agirait-il d'une réalité lorsqu'un tel récit provient de la Bible, et d'un mythe lorsqu'il vient d'ailleurs?

Désigner certains récits bibliques comme étant de la mythologie sera ressenti comme choquant et difficile à accepter pour un chrétien. Mais objectivement parlant, ne trouve-t-on pas dans la Bible des récits absolument fantastiques et, par là, mythiques que nous acceptons parce qu'ils nous sont familiers ? Au premier abord, est-il plausible que la mer Rouge se soit ouverte devant Moïse ? Que les patriarches de la Bible (Adam, Noé, Seth) aient vécu plus de 900 ans ? Que Sara, la femme d'Abraham, attende un enfant à 90 ans ? Qu'avalé par un poisson, Jonas en ressorte vivant trois jours plus tard ? Que de l'eau soit transformée en vin ? Qu'Ève ait été créée à partir d'une côte ? etc.

En outre, quelle différence y a-t-il sur le fond entre les anges des récits bibliques qui apportent des messages aux humains et le dieu Mercure qui fait de même dans la mythologie grecque ? Entre l'effondrement des murs de Jéricho sous les coups des trompettes de l'ennemi et la dévastation de villes par les tremblements de terre déclenchés par Poséidon ?

Les différences sont en réalité minimes, mais nous les ressentons comme grandes selon que les récits nous sont proches ou non, qu'ils proviennent de nos textes religieux ou non. C'est pourquoi, après avoir vu que les mythologies des diverses régions du globe et des différentes époques ont confirmé l'existence des êtres essentiels et des dieux, voyons maintenant ce que la Bible en dit.

Chapitre 3 : La Bible et les êtres essentiels

Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. Ces paroles bien connues, les premières de la Bible, ouvrent le récit de la Genèse. On y apprend qu'un Dieu tout-puissant est à l'origine de la Création, qui ne comprend pas seulement la terre sur laquelle nous nous trouvons, mais aussi le ciel qui, comme nous le savons aujourd'hui, atteint avec ses milliards de galaxies des dimensions si énormes qu'elles défient nos facultés de représentation. Dieu créa donc le gigantesque univers qui nous entoure. Cela n'eut pas lieu instantanément, mais se prolongea dans le temps.

Le récit de la Genèse mentionne en effet avant le 7^e jour – celui du repos – six jours de travaux qu'il faut certainement considérer comme des temps cosmiques, et non comme les journées de 24 heures qui sont les nôtres.

Devant l'immensité de l'œuvre et la diversité des formes animées ou inanimées qui s'y trouvent, l'être humain ne peut s'empêcher de se demander comment tout cela a pu se passer. Dieu a-t-Il, à lui tout seul, créé le ciel, la terre, la mer, les végétaux, les astres, les animaux et finalement les êtres humains, c'est-à-dire la Création jusque dans ses ultimes ramifications ? A-t-Il personnellement façonné les myriades de corps célestes, grands et petits, et les milliers d'espèces végétales et animales avec toutes leurs variétés et particularités ? Et maintenant que toutes ces choses sont formées, continue-t-Il à s'en occuper personnellement ? Doit-Il être partout à la fois pour tout voir, tout surveiller, tout contrôler, afin de diriger, stimuler et animer ?

Invokant sa toute-puissance et son omnisagesse, certaines personnes seraient tentées de répondre par l'affirmative. Cela ne laisserait alors aucune place à des serviteurs, entre autres, aux entités responsables des forces de la nature que sont les êtres essentiels. La conception d'un Dieu qui agirait seul est cependant contredite par les écrits bibliques eux-mêmes.

Il y est en effet souvent fait mention de créatures qui ne sont ni des humains ni des animaux, et qui agissent pour Lui dans la Création. D'après les descriptions de la Bible, ces créatures ont très nettement un rôle de serviteurs du Créateur. Il s'agit par exemple des chérubins, armés d'épées flamboyantes, montant la garde à l'entrée du jardin d'Eden (Gn 3,24). Il s'agit aussi d'êtres fabuleux qui se déplacent dans un nuage en lançant des éclairs – comme le ferait Zeus – et qui sont décrits dans la vision d'Ézéchiel (Éz 1,4-21). Par ailleurs, tout au long des récits bibliques, des anges interviennent pour exécuter des ordres, porter des messages, prévenir, exhorter et protéger. Jésus en a parlé en mentionnant «douze légions d'anges» (Mt 26,53) qui pourraient venir à son secours s'il le demandait.

Ces quelques exemples montrent bien qu'à part l'être humain et les animaux, d'autres créatures existent. Dieu n'agit donc pas seul, Il est secondé par de nombreux aides. «Oui», pourrait-on rétorquer, «mais il est principalement question d'anges et non d'êtres essentiels. Or, il y a une grande différence entre un ange qui transmet des messages, et une force personnifiée de la nature !»

À première vue, il est vrai que les anges ont avant tout une fonction de messagers. Les exemples les plus connus de leur activité sont en relation avec ce rôle. Loth fut informé par des anges de la destruction imminente de Sodome et Gomorrhe ; l'annonciation faite à Marie de Nazareth fut également transmise par un ange, et ce sont encore des anges qui annoncèrent

aux bergers la naissance de Jésus. Cependant, d'après la Bible elle-même, les anges remplissent bien d'autres fonctions que celle de messagers, fonctions qui sont d'ailleurs souvent en relation avec des événements naturels.

Par exemple, les différentes plaies qui s'abattirent sur l'Égypte à l'époque de Moïse, c'est-à-dire l'empoisonnement de toutes les sources d'eau potable, la destruction des récoltes par les criquets, les épidémies, la chute de grêle et l'obscurcissement du ciel, étaient dues à ce que «tout un commando d'anges de malheur» (Ps 78,49) avait été lâché par Dieu sur les Égyptiens.

À l'époque de David, par suite d'une faute commise par ce dernier – un recensement interdit – 70 000 Israélites moururent d'une peste apportée par un ange exterminateur (1 Ch 21). Ce fut également un ange exterminateur qui provoqua en une nuit la mort de 185 000 Assyriens (2 Rois 19,35).

Dans l'Apocalypse (7,1-3), il est question d'anges qui, à un certain moment, retiennent les quatre vents de la terre afin qu'aucun mal ne soit fait à la terre, à la mer ou aux arbres. C'est également un ange qui confère des vertus curatives aux eaux de la piscine de Bethesda (Jean 5,4).

Il est fait mention de façon encore plus claire et directe de l'activité de certains genres d'anges sur les éléments naturels dans divers textes apocryphes, c'est-à-dire des textes qui n'ont pas été admis à figurer dans la Bible. Pour la composer, l'Église a en effet effectué un choix parmi tous les textes qu'elle avait à sa disposition. Elle en a retenu certains et en a rejeté d'autres. Cette mise en forme a aussi évolué au cours du temps et au gré des décisions des différents Conciles.

De nos jours encore, la composition de la Bible utilisée par les catholiques n'est pas la même que celle des protestants.

Le terme apocryphe s'applique donc aux livres inspirés, mais non admis dans le canon. Ils sont pour la plupart reconnus et estimés. Luther en recommandait la lecture: «Ils n'ont pas la même valeur que les Saintes Écritures», écrivait-il, «mais il est cependant utile et bon de les lire».

Dans le livre des Jubilés, par exemple, appelé aussi Petite Genèse, et qui est considéré comme une révélation donnée par Dieu à Moïse, on peut lire de manière on ne peut plus explicite que Dieu créa des anges pour tous les éléments et phénomènes naturels: «Car le premier jour il créa les cieus qui sont au-dessus, et la terre et les eaux, et tous les esprits qui le servent: les anges de la présence et les anges de la sanctification, les anges de l'esprit du feu et les anges de l'esprit des vents, les anges de l'esprit des nuages, de l'obscurité, de la neige et de la grêle, des gelées blanches, et les anges de la voix, du tonnerre et des éclairs, et les anges de l'esprit du froid et de la chaleur, de l'hiver, du printemps, de l'automne et de l'été.» (2,2)

D'après ce passage, les anges des différents éléments naturels ont été créés le premier jour de la création. Un commentateur signale cependant que des exégètes juifs contestèrent ce passage : non pas l'existence de ces anges responsables des éléments et phénomènes naturels – leur réalité n'est pas du tout remise en question – mais le jour où les anges furent créés. Pour certains exégètes cela aurait eu lieu le deuxième jour, pour d'autres le cinquième.

La réalité de l'existence de ces anges de la nature est encore attestée dans d'autres textes. Le texte apocryphe éthiopien intitulé: «Prière du Golgotha» comprend une invocation qui commence en ces termes: «Par les anges qui s'avancent dans les nuages! Par ceux qui s'avancent dans le soleil...».

Dans l'évangile de la Paix de Jésus-Christ par le disciple Jean, texte rédigé en araméen et datant du début du christianisme, il est fait mention de l'existence d'anges de l'air, de l'eau et de la lumière solaire auxquels les êtres humains doivent faire appel pour bénéficier des effets curatifs de ces éléments. Quant au livre de Jasher (80,19-22), il dit qu'une des plaies d'Égypte infligées par Moïse au pharaon fut exécutée par une créature essentielle du nom de Sulanuth.

Dans le livre d'Énoch, personnage cité plusieurs fois dans la Bible, il est question d'anges, mais aussi d'esprits, responsables des éléments. Racontant ses propres visions, Énoch écrit entre autres : «Je t'ai tout révélé. Tu vois le soleil, la lune et les anges qui dirigent les étoiles du ciel, qui président à leurs mouvements, à leurs phases, à leurs conversions.» (LXXIX,2).

Et ailleurs : «J'appris que la lumière ne se séparait point de la foudre, et quoique l'un et l'autre soient unis par des esprits différents, ils n'en sont pas moins inséparables.

Car quand la foudre sillonne la nue, le tonnerre gronde, mais leurs esprits s'arrêtent au moment opportun, et font un juste équilibre ; leurs trésors sont aussi nombreux que les grains de sable. L'un et l'autre s'apaisent quand il le faut, et suivant les circonstances, ils compriment leurs forces ou ils les déchaînent.

Également l'esprit de la mer est puissant et fort, et de même qu'une puissance prodigieuse la retire en arrière avec une bride, de même elle est chassée en avant et dispersée contre les montagnes. L'esprit des frimas, c'est son ange; l'esprit de la grêle est un bon ange ainsi que l'esprit de la neige, à cause de sa force, et il y a en elle principalement un esprit qui en fait élever comme de la fumée, et son nom est fraîcheur.

L'esprit des nuages n'habite point avec ceux dont je viens de parler, mais il a sa demeure particulière ; sa marche s'opère dans la splendeur.

Dans la lumière et dans les ténèbres, dans l'hiver et dans l'été, son séjour est splendide, et son ange est toujours lumineux.

L'esprit de la rosée fait sa demeure sur les confins mêmes des cieux, son séjour est voisin de celui de la pluie... » (LIX, 7-12)

Qu'ils les appellent anges ou esprits des éléments, ces différents textes n'en admettent pas moins que les forces de la nature et les phénomènes naturels sont dirigés par des êtres ou des entités. De ce point de vue aussi, l'hypothèse de l'existence des êtres essentiels n'est donc pas si extravagante. On peut d'ailleurs s'interroger sur l'utilisation systématique du terme ange pour des êtres qui agissent de manière si dissemblable, et qui se situent à des niveaux si différents de la Création.

En effet, aussi bien ceux qui sont dans la proximité de Dieu, que ceux qui agissent ici sur terre sur les éléments, mais également tous ceux qui descendent du ciel pour apporter des messages, sont appelés anges. N'y aurait-il pas une utilisation abusive de ce mot, peut-être due à des erreurs de traduction ? En d'autres termes, les êtres essentiels n'auraient-ils pas été associés arbitrairement aux anges ?

Ce n'est pas impossible. D'après André Chouraqui, le célèbre traducteur de la Bible et du Coran, le mot hébreu utilisé pour désigner les anges a bien le sens de messenger – fonction

généralement attribuée aux anges – mais également de «celui qui accomplit un travail », c'est-à-dire qui exécute une activité précise.

Pourquoi cette activité ne consisterait-elle pas à s'occuper des éléments naturels ?

L'amalgame entre anges et êtres essentiels a peut-être aussi été favorisé par le fait que, dès sa fondation, l'Église a lutté avec vigueur contre tous les cultes voués aux êtres essentiels et aux dieux. Au 6^e siècle après J.-C., dans l'édit de Justinien contre Origène, par exemple, – l'édit même qui condamna Origène pour sa croyance à la réincarnation – il fut également décidé que : « Quiconque dit que le ciel, le soleil, les étoiles et les eaux qui sont au-dessus des cieux, sont des êtres animés et raisonnables, qu'il soit anathème » (6^e proposition de l'édit). Sachant qu'anathème signifie excommunié, on comprend la difficulté devant laquelle pouvaient se trouver les traducteurs.

L'existence d'un grand groupe de serviteurs d'un genre différent de celui des anges transparait, ici et là, dans les textes bibliques et témoigne aussi du probable amalgame entre êtres essentiels et anges. Ce groupe d'entités est désigné sous le terme général «d'armée du Seigneur». Bien que la Bible mentionne expressément des armées d'anges (Mt 26,53) le terme armée est également utilisé pour désigner d'autres entités – des êtres essentiels ? – comme le montrent, par exemple, les versets 19 à 21 du psaume 103: «L'Éternel a établi son trône dans les cieux, et son règne domine sur toutes choses. Bénissez l'Éternel, vous ses anges, qui êtes puissants en force, et qui exécutez ses ordres, en obéissant à la voix de sa Parole ! Bénissez l'Éternel, vous toutes ses armées qui êtes ses serviteurs, et qui faites sa volonté ! »

Dans un autre psaume, le psalmiste exhorte toutes les créatures de Dieu à louer le Seigneur. Il le fait en les appelant les unes après les autres, en commençant par celles qui vivent «haut dans le ciel» et en finissant par celles qui séjournent sur la terre. Dans la longue liste de créatures qui vont ainsi être interpellées, on peut à nouveau voir que les anges ne sont pas appelés en même temps que les armées, et, par conséquent, que ces dernières ne sont pas considérées comme étant constituées d'anges :

«Louez l'Éternel du haut des cieux!

Louez-le dans les lieux élevés!

Louez-le, vous ses anges!

Louez-le, vous ses armées!»

(Ps 148,1-2)

L'histoire de la prise de la ville de Jéricho par Josué et ses troupes montre également que les armées citées dans la Bible sont très vraisemblablement à mettre en relation avec les êtres essentiels. L'effondrement des murailles de la ville est en effet davantage du ressort des êtres essentiels que de celui des anges. Ces êtres essentiels auraient préparé cet effondrement d'une manière ou d'une autre durant les sept jours pendant lesquels les Israélites firent le tour de la ville en faisant sonner leurs trompettes ; par exemple, en préparant un affaissement de terrain sous les fondations des murailles.

Or, qui vient au secours de Josué et de ses troupes bloquées devant la ville barricadée ? Un ange ? Non. Mais quelqu'un se désignant comme «le chef de l'armée de l'Éternel». (Josué 5,14)

Si les éléments naturels n'étaient pas animés par des forces personnalisées, comment faudrait-il comprendre les différents passages de la Bible dans lesquels ces éléments sont considérés ou interpellés comme s'ils étaient des êtres doués de conscience ?

Lorsqu'il est dit: « Les étoiles du matin chantaient... » (Job 38,7) ou encore « Louez le Seigneur..., feu, grêle, neige et brouillard, vents impétueux, qui exécutez ses ordres » (Ps 148,7-8), doit-on vraiment comprendre que les étoiles chantent et que le feu, la grêle, les vents, en tant que tels, sont capables de comprendre un ordre et de l'exécuter, ou encore de se rendre compte de la grandeur de Dieu pour le louer ? Certainement pas. Par contre, ces passages deviennent parfaitement cohérents dès que l'on estime qu'ils s'adressent aux êtres essentiels responsables des éléments, et non à ces éléments eux-mêmes.

On pourrait s'opposer à ce qui vient d'être expliqué en disant que la personnification des forces de la nature, mais aussi de concepts et d'idées plus abstraites comme l'amour, la mort, etc., est un procédé courant en poésie, et que les passages cités à l'instant en seraient des exemples.

Il est vrai que le livre de Job et les psaumes font partie des livres dits poétiques de la Bible, mais on retrouve également des passages dans lesquels les forces de la nature sont interpellées comme si elles étaient des entités conscientes, dans d'autres livres de la Bible, tels ceux qui relatent la vie de Jésus.

Dans l'évangile de Matthieu, il nous est dit qu'un jour où Jésus et ses disciples traversaient le lac de Tibériade, appelé aussi mer de Galilée, une grande tempête menaçait d'engloutir la barque dans laquelle ils se trouvaient. « Alors Jésus se leva, menaçait les vents et la mer, et il y eut un grand calme. Les hommes furent saisis d'étonnement. Quel est celui-ci, disaient-ils, à qui obéissent même les vents et la mer ? » (Mt 8,26-27)

Certaines personnes pensent que Jésus, en tant que Fils de Dieu, était à même de diriger les éléments naturels sur un simple vouloir de sa part ou en s'adressant seulement à eux. Autrement dit, étant donné son origine, la toute-puissance de son vouloir serait en mesure de modifier, sans plus, le cours des événements naturels et il est normal que les éléments se soient calmés lorsqu'il en exprima le désir.

Il faut cependant souligner qu'il est écrit que Jésus menaçait ces éléments, ou, selon une autre traduction, qu'il leur parla sévèrement. Cela aurait-il été nécessaire, s'il s'était adressé réellement aux simples éléments naturels, c'est-à-dire à des choses dépourvues de conscience ? C'est peu vraisemblable. Le fait qu'il menaçait ou parlait sévèrement montre au contraire clairement qu'il s'adressait à des êtres conscients – les êtres essentiels responsables de la tempête – dont l'élan à la tâche devait être coupé avec vigueur, afin qu'ils prennent conscience de ce qui leur était demandé et puissent ainsi modifier leur action en conséquence.

Jusqu'à présent, nous n'avons abordé que les passages de la Bible dans lesquels les êtres essentiels sont mentionnés de manière indirecte, puisque présentés comme des anges et désignés par ce terme. Il existe cependant d'autres passages dans lesquels les êtres essentiels sont nommés expressément par leur nom.

Les géants, par exemple, qui, comme leur nom l'indique sont des êtres élémentaires de très grande taille, sont cités au moins deux fois. Une première fois tout au début de la Genèse : « Les géants étaient sur la terre en ces temps-là..., il en resta même plus tard... » (Gn 6,4), et

une deuxième fois dans le livre des Nombres : «... et nous y avons vu les géants, enfants d'Anack, de la race des géants : nous étions à nos yeux et aux leurs comme des sauterelles.» (13,33). L'impression de petitesse ressentie – «nous étions comme des sauterelles» – indique clairement la taille importante de ces êtres essentiels. Ces géants ne doivent cependant pas être confondus avec des humains de grande taille, comme Goliath qui fut terrassé par David, car d'après les Écritures celui-ci est désigné comme un être humain, et ne mesurait «que» trois mètres de haut (Samuel 17,4).

L'autre grande catégorie d'êtres essentiels mentionnés expressément dans la Bible – et à de très nombreuses reprises – est constituée des dieux de l'Antiquité, c'est-à-dire des grands guides et chefs des êtres essentiels. Dans la Bible, il est écrit : «Dieu se tient dans l'assemblée de Dieu ; il juge au milieu des dieux» (Ps 82,1). Les dieux désignés ici sont bien des dieux essentiels vivant dans le ciel et non des créations humaines – des statues par exemple – puisqu'il est écrit : «Seigneur, tu n'as pas ton pareil, là-haut ; dans le monde des dieux personne ne t'égale» (Ps 89,7). Le rang hiérarchique qu'occupent les dieux est également bien précisé: Dieu se situe au-dessus des divinités élémentaires: «Oui, je le sais: le Seigneur est grand; notre Maître surpasse tous les dieux.» (Ps 135,5)

De manière encore plus explicite, le psalmiste explique la relation qui existe entre les dieux et le Dieu unique, puisqu'il est dit que Dieu est «le Dieu des dieux». (Ps 136,2)

Ainsi, non seulement les hommes, mais également les dieux élémentaux vénèrent Dieu comme étant le plus grand. Cela n'a au fond rien d'étonnant. Dieu ayant créé toute chose, il a aussi bien créé l'homme que les êtres essentiels ; et bien que de genres différents, ces deux sortes de créatures vénèrent Celui à qui elles doivent l'existence.

Dans la Bible en français courant, les traducteurs mandatés par l'Alliance biblique universelle expliquent très objectivement que leur traduction de la première phrase du Psaume 29: «Vous les puissances du ciel, venez trouver Dieu» peut également se traduire par : «Vous les dieux, venez trouver Dieu». Ils précisent d'ailleurs que les dieux en question sont ceux «des religions païennes, invités ici à reconnaître la souveraineté du seul vrai Dieu ».

On voit que, non seulement l'existence des dieux est reconnue, mais encore que leur fonction est présentée : les dieux sont les puissances du ciel, c'est-à-dire les puissances personnalisées des forces de la nature.

Si l'existence des dieux n'était pas une réalité, Lucifer aurait-il essayé de tenter Adam et Ève en leur promettant de devenir «comme des dieux » (Gn 3,5, traduction Louis Segond) s'ils mangeaient du fruit de l'arbre défendu ? Non, il ne l'aurait pas fait, car l'appât «devenir comme des dieux» ne pouvait fonctionner que si l'existence des dieux était une réalité et, de plus, une réalité connue d'Adam et d'Ève !

Et comment comprendre cet autre passage de la Genèse: «Lorsque les hommes eurent commencé à se multiplier sur la face de la terre, et que des filles leur furent nées, les fils des dieux virent que les filles des hommes étaient belles, et ils en prirent pour femmes parmi celles qu'ils choisirent» (Gn 6,1-3). Quels qu'aient été ces fils de dieux, la manière tout à fait concrète dont ils se manifestèrent sur terre témoigne bien de l'existence de leurs géniteurs, donc des dieux.

Dans une de ses lettres aux Corinthiens, Paul de Tarse confirme également leur existence : «Même s'il y a de prétendus dieux au ciel et sur la terre – et, en fait, il y a beaucoup de «dieux» et de «seigneurs» – il n'en est pas moins vrai que pour nous il n'y a qu'un seul Dieu, le Père, qui a créé toute chose et pour qui nous vivons» (1 Co 8,5-6).

S'il faut encore confirmer la réalité de l'existence des dieux en se référant à la Bible, on peut citer le premier Commandement que Dieu donna aux hommes : «Je suis l'Éternel, ton Dieu, tu n'auras pas d'autres dieux devant ma face».

Loin de nier la connaissance que possèdent les êtres humains à propos des dieux, ce commandement la confirme. Mais un élément nouveau s'y ajoute : le Dieu tout-puissant exige des hommes d'être reconnu comme le Dieu unique, parce que supérieur aux dieux, et d'être respecté et vénéré en tant que tel. « J'exige d'être ton seul Dieu » est-il encore précisé ailleurs (Dt 5,6-8).

Pourquoi cette exigence était-elle nécessaire ? Comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, la croyance en des dieux essentiels est universelle. Le culte de ces entités était pratiqué partout dans le monde. Il continua cependant à l'être après l'annonce faite à Abraham vers 1800 av. J.-C. quant à l'existence d'un Dieu unique. Était-ce une erreur de la part de l'être humain de pratiquer ces cultes ? Non, ces derniers étaient légitimes et même voulus de Dieu : le culte des puissances du ciel «sont des choses que l'Éternel, ton Dieu, a données en partage à tous les peuples, sous le ciel tout entier.» (Dt 4,19).

On remarquera au passage que le caractère universel de ces croyances est confirmé par la Bible :«Données à tous les peuples, sous le ciel tout entier», «Mais, vous» – le peuple juif qui, à l'époque, reçut le commandement – «l'Éternel vous a pris et vous a fait sortir de la fournaise de fer de l'Égypte, afin que vous fussiez un peuple qui lui appartînt en propre, comme vous l'êtes aujourd'hui» (Dt 4,20).

Et pour lui appartenir en propre, à lui, c'est-à-dire pour être un peuple qui s'ouvre au Dieu unique qui est au-dessus de tout, il faut que le peuple juif abandonne son culte envers des entités existantes mais inférieures (les dieux), pour se tourner intérieurement vers le Dieu unique et tout-puissant (« J'exige d'être ton seul Dieu »).

Les termes « devant ma face » du premier Commandement montrent bien qu'à partir du moment où l'existence du Dieu unique est connue de l'homme, ce dernier doit abandonner le culte des entités inférieures pratiqué jusque-là. Non que celui-ci ait été erroné, mais parce qu'il est dépassé. En effet, si ces cultes étaient justifiés jusqu'alors, ils ne le sont plus. Et pour que cette nouvelle croyance puisse devenir vivante et forte en l'être humain, il doit s'y consacrer entièrement.

Une lecture attentive de la Bible permet donc de se rendre compte que l'existence des êtres essentiels et des dieux n'est pas niée, mais confirmée, et que le culte qui leur était voué était même voulu de Dieu. Ces notions seront reprises et approfondies dans le dernier chapitre de ce livre.

Chapitre 4 : Les êtres essentiels et la science

La science ne croit pas en l'existence des êtres essentiels, c'est-à-dire de forces personnifiées de la nature qui s'occuperaient de la matière et des différents phénomènes qui s'y manifestent. Elle considère tout au plus cette croyance comme les premières tentatives de l'être humain pour expliquer le monde qui l'entourait. Autrement dit, comme les premiers pas – bien timides et naïfs – de la science, à une époque où celle-ci n'en était encore qu'à ses premiers balbutiements.

Cette croyance ne représenterait donc plus aujourd'hui une explication valable de la réalité, ce qu'elle était pour nos lointains ancêtres. Elle ne correspondrait pas à la réalité, mais ne serait que le produit de l'imagination des hommes primitifs et ignorants d'autrefois.

D'après la science, les roches et les cristaux ne se forment pas grâce à l'action des gnomes, pas plus que les fleurs ne croissent et ne s'épanouissent par les soins attentifs des elfes. Ce ne sont ni les sylphes qui mettent en mouvement les vents, ni les ondines qui activent les courants marins. La science actuelle pense en effet que ces forces personnalisées, extérieures à la matière et agissant sur elle, sont inexistantes. Bien plus, qu'elles n'ont même pas besoin d'exister, puisque la matière possède en elle-même toutes les forces qui l'animent et l'organisent.

Les propriétés des cent quarante éléments avec lesquels la matière est constituée seraient à même d'expliquer tous les phénomènes. En se combinant entre eux, ces éléments de base forment des molécules de plus en plus complexes qui, en s'associant diversement, engendrent toutes les formes minérales, végétales et animales.

Le postulat de base de la science moderne a en effet longtemps été : «Seul ce qui est matériel existe». Autrement dit, en dehors de la matière, il n'y a rien que l'on puisse valablement considérer comme existant et doué de possibilités d'agir, c'est-à-dire être une cause engendrant des effets dans la matière.

Si seule la matière existait, il faudrait effectivement rejeter l'idée qu'il puisse y avoir des forces personnifiées de la nature. Une telle possibilité serait exclue d'emblée, puisque, comme on l'a vu, les êtres essentiels sont et ne peuvent être qu'immatériels. Cependant, si, contrairement à ce que pense la science, il existait quelque chose de plus que la matière, l'existence des êtres essentiels ne pourrait alors tout simplement plus être niée. Leur existence ne serait certes pas prouvée de ce seul fait, mais l'hypothèse qu'ils existent devrait être considérée comme envisageable et justifierait une certaine ouverture dans ce sens.

La grande question qui se pose ici est donc de savoir si réellement les propriétés de la matière sont à même de tout expliquer.

Comme dit précédemment, si la science a longtemps cru que seule la matière existait, peu à peu, des savants se sont rendu compte que ce ne pouvait pas être le cas et qu'il devait y avoir quelque chose de plus. Ils se demandaient en effet comment il se faisait que des atomes très différents les uns des autres puissent s'associer en grand nombre, jusqu'à plusieurs milliers, pour former des ensembles complexes et hautement organisés, ensembles d'autant plus élaborés que l'on passe de la matière inorganique (le règne minéral) à l'organique (le règne

végétal et animal). D'autant plus que, dans le domaine organique, on se trouve en présence de cellules douées de vie, alors que ce n'est pas le cas pour les matériaux qui les forment.

Il est en effet tout à fait incompréhensible que des composants simples puissent engendrer un tout organisé plus complexe que les parties, et, que de la matière inerte puisse engendrer la vie. Et chez les animaux supérieurs, non seulement la vie, mais une conscience de soi-même et une intelligence.

Pour prouver leurs vues, les scientifiques ont entrepris de nombreuses expériences afin d'essayer de créer de la vie à partir de la matière. Aucune n'a réussi. Chacune d'entre elles montra que, contrairement à ce que l'on avait longtemps pensé, pour si complexe qu'il soit, un mélange de protéines et de toutes les substances jugées indispensables, ne donnait jamais de la vie.

En outre, et c'est fondamental, dans un tel mélange les réactions chimiques ne se faisaient pas de manière créatrice et constructive, mais de façon chaotique et désordonnée ; elles s'arrêtaient rapidement, au lieu de poursuivre le processus en s'entretenant et en se développant.

C'est ce que confirme un principe général qui régit l'univers – la seconde loi de la thermodynamique – : abandonnée à elle-même, la matière ne tend pas à s'organiser et, comme par la magie d'une dynamique interne, à engendrer plus d'activité et de vie, au contraire elle tend à se désorganiser et à devenir aussi désordonnée que possible.

Mais, si la matière n'engendre pas la vie et n'est pas capable de s'auto-organiser en formes toujours plus complexes, qu'est-ce qui fait que ces phénomènes ont lieu ? De nombreux scientifiques en sont venus à admettre qu'il devait y avoir quelque chose en dehors de la matière, quelque chose d'extérieur qui l'organisait et l'animait.

C'est le cas, par exemple, d'Alexis Carrel, prix Nobel de médecine en 1912, qui déclarait : «Il est vraiment impossible de comprendre comment les facteurs chimiques et physico-chimiques que nous connaissons peuvent déterminer les phénomènes d'organisation, de développement et d'adaptation. On dirait que chaque individu d'une espèce est la réalisation d'un plan, et que les processus physiologiques sont groupés suivant une idée. Il y aurait direction des phénomènes physico-chimiques par un élément psychique.

... Ces éléments psychiques déterminent la forme du corps pendant sa formation par l'intermédiaire des mécanismes physiologiques et physico-chimiques que nous connaissons. »
(Jour après jour, Éditions Plon)

Claude Bernard (1813-1878), le grand physiologiste français, écrivait, lui aussi, dans son célèbre ouvrage «Introduction à la médecine expérimentale» : «Dans tout germe vivant, il y a une idée créatrice qui se développe et se manifeste par l'organisation. Pendant toute sa durée, l'être vivant reste sous l'influence de cette même force vitale créatrice, et la mort arrive lorsqu'elle ne peut plus se réaliser. Ici, comme partout, tout dérive de l'idée qui, seule, crée et dirige. Les moyens de manifestation physico-chimiques sont communs à tous les phénomènes de la nature, et ils restent confondus, pêle-mêle, comme les caractères de l'alphabet dans une boîte, où une force va les chercher pour exprimer les mécanismes les plus divers. C'est toujours cette même idée vitale qui informe l'être.»

Quels que soient les termes – idée, force vitale créatrice – employés par les deux scientifiques mentionnés (ou d'autres qui ont aussi fait part de leurs réflexions dans ce sens), tous soupçonnent l'existence de forces directrices et ordonnatrices extérieures à la matière. Étant extérieures à la matière, ces forces sont donc nécessairement immatérielles. Or, si elles sont immatérielles, l'hypothèse de l'existence de forces immatérielles et personnalisées de la nature, comme le sont les êtres essentiels, garde toute sa valeur et son actualité.

Cette hypothèse se vérifie-t-elle dans les faits ? Pour qu'elle le puisse, il faudrait non seulement que les forces de la nature aient une forme, mais aussi qu'elles possèdent une certaine conscience et intelligence. Alors, est-ce le cas ?

L'image que l'on se fait des forces de la nature est souvent floue. En général, on les imagine comme étant des choses un peu abstraites, sans consistance, appartenant plutôt au domaine des idées. Cependant, étant donné qu'elles organisent et dirigent la matière, elles doivent pouvoir exercer une pression sur celle-ci, afin d'orienter les phénomènes physico-chimiques dans des voies précises. Les forces de la nature doivent donc nécessairement posséder une certaine consistance pour exercer cette pression. Or, si elles ont une consistance, elles possèdent obligatoirement une forme.

Les formes des forces de la nature ne sont pas visibles terrestrement car, étant constituées avec les matériaux plus éthérés et subtils de l'au-delà, elles échappent à la vision de nos yeux terrestres. Elles sont cependant visibles aux voyants, dont les yeux des enveloppes plus subtiles sont en fonction.

Certes, une partie des forces de la nature apparaît sous forme de courants de force, comme c'est le cas ici sur terre où l'on trouve des courants telluriques, magnétiques, électriques ; des courants d'eau (les fleuves), d'air (les vents), de vapeurs (les geysers)... Néanmoins, toutes les forces de la nature ne peuvent se manifester seulement sous forme de courants, car ces derniers ne sont pas capables de diriger la formation et l'entretien des formes minérales, végétales et animales, avec la précision et la minutie que l'on retrouve partout dans la nature.

L'autre partie des forces doit donc se présenter sous une forme différente : sous des formes d'êtres personnifiés. Pourquoi d'êtres ?

Il est d'observation courante que la nature ne fonctionne pas n'importe comment. Lors de la croissance d'une plante, par exemple, les forces de la nature dirigent les phénomènes physico-chimiques ainsi que la multiplication cellulaire, ce qui veut dire qu'elles les orientent, mais aussi qu'elles les contrôlent. En outre, en les modifiant pour faire face à des situations adverses ou nouvelles, elles font également preuve d'une capacité de réaction et d'adaptation.

De telles capacités sont au-delà de ce que peuvent faire de simples courants de force. Elles impliquent une certaine conscience et intelligence. Or, qui dit conscience et intelligence, ne parle pas d'une chose ou d'un objet (ni d'un courant de force) mais d'êtres. Quels sont donc ces êtres ?

Ne seraient-ils pas les êtres essentiels dont parlaient les anciens ?

Cette croyance ne paraît pas si déplacée et invraisemblable que cela. Elle cadre étonnamment bien avec ce que l'on connaît sur les limites inhérentes à la matière.

Une autre manière d'approcher la question de la possibilité ou de l'impossibilité pour la matière de s'organiser elle-même, c'est de s'interroger sur la nature de la force de cohésion qui permet aux différentes formes de conserver leur aspect dans la durée et de fonctionner comme des ensembles organisés.

Une force de cohésion existe effectivement pour chaque forme. Elle maintient l'ensemble de ses constituants matériels, comme molécules et cellules en un tout complet, organisé et fonctionnel. C'est ce qui fait, par exemple, que le corps humain ne perd pas sa forme et ses caractéristiques propres, alors que l'ensemble des cellules qui le constituent sont constamment remplacées par de nouvelles, et qu'au bout de sept ans, plus aucune cellule ancienne ne subsiste. C'est également grâce à la force de cohésion que les végétaux restent chacun ce qu'ils sont, sans se dissoudre dans leur entourage, et cela, bien que d'innombrables substances étrangères entrent constamment en contact avec eux (la terre, l'air, la pluie,...) ou les traversent (substances nutritives, eau, ... transportées par leur sève).

On ne peut également qu'être admiratif face à la force de cohésion qui permet à un courant marin comme le Gulf Stream de conserver ses caractéristiques tout au long des milliers de kilomètres de son parcours. Les molécules d'eau qui le composent restent en effet groupées et conservent une température et une vitesse de déplacement propres, sans se mélanger aux eaux qu'elles traversent. La même chose a lieu avec les courants aériens. Le jet stream maintient sa forme, son cap, sa vitesse et ses autres caractéristiques fondamentales, autrement dit son identité, alors qu'il parcourt de longues distances dans un milieu aux qualités très différentes.

Quelle est donc la nature de cette force de cohésion qui existe dans tout ce qui a pris forme? Elle ne peut pas être matérielle, comme le pense la science, c'est-à-dire être la résultante de la combinaison des propriétés de toutes les particules matérielles qui entrent dans la composition de la forme qu'elle anime. En effet, toute forme peut être privée d'une partie de ses constituants sans perdre sa force de cohésion et ses caractéristiques. Par exemple, un pommier que l'on taille, donc que l'on prive d'une partie de sa masse constitutive, ne cesse pas d'être un pommier, de croître comme le fait cette variété d'arbres et de produire des pommes. Il en va de même pour une roche, c'est le cas de la pierre ponce qui diminue de volume à cause de l'érosion. Elle continue d'être de la pierre ponce et conserve sa propriété de flotter dans l'eau. De même, un corps humain amputé d'un de ses membres à la suite d'un accident conserve son identité, ses caractéristiques et son mode de fonctionnement habituel, malgré la perte d'une partie de ses tissus.

La force de cohésion ne peut donc pas être issue de la matière, elle est forcément quelque chose d'immatériel qui transcende la matière. L'expression «quelque chose» n'est en réalité pas très juste, car elle oriente exclusivement vers des objets ou des choses, et non vers des êtres ou des personnes. Or, ce qui anime les formes humaines et animales, ce sont des êtres : l'esprit humain pour les êtres humains et l'âme animale pour les animaux. En irait-il de même pour les plantes, les vents, les fleuves et les rochers? Les anciens pensaient qu'il en était ainsi et attribuaient ce rôle aux êtres essentiels. Ceux-ci sont d'ailleurs souvent désignés par le terme esprits de la nature, ou plus précisément esprits des plantes, des vents, des fleuves, etc. comme pour établir un parallèle entre l'esprit humain qui anime le corps humain et les êtres essentiels qui animent les formes de la nature.

Le fait que des êtres soient à l'origine de toutes les formes de la nature est-il si étonnant ? Tous les objets dont s'entoure l'être humain, ses outils, machines, habitations, etc. sont le résultat de l'activité d'êtres vivants : des artisans, des ouvriers, et non le résultat de l'activité

d'une simple force, et encore moins des forces de l'objet lui-même ou de ses constituants ! Pourquoi les formes dans la nature se constitueraient-elles toutes seules ?

Que les êtres essentiels animent et entretiennent la cohésion des formes de la nature est certes une manière de voir les choses qui est considérée comme erronée par la science. Cependant, celle-ci gagnerait beaucoup à ne la tenir que comme une approche différente. En effet, à notre époque les connaissances que la science possède sur la matière portent essentiellement sur sa constitution interne – sa composition chimique et sa structure atomique – et très peu sur ce qui se cache derrière elle – les forces invisibles et personnalisées qui la dirigent.

Dans le passé la situation était inverse, les êtres humains possédaient un savoir étendu sur les aspects immatériels de la réalité, mais très restreint sur la constitution de la matière.

Ces deux approches ne sont cependant pas contradictoires, mais complémentaires. L'une n'est pas fautive parce que l'autre est juste. Elles peuvent tout à fait coexister, car toutes deux décrivent des aspects différents d'une même réalité qui, ensemble, donneraient une image complète.

Chapitre 5 : Les forces de la nature sont-elles aveugles et destructrices ?

Face à la manière sensée, promotrice et créatrice dont les forces de la nature travaillent habituellement pour réaliser toutes les merveilles que l'on trouve dans les règnes minéral, végétal et animal, on peut facilement concevoir que des entités conscientes comme les êtres essentiels sont à l'œuvre, et donc existent.

Par contre, en contemplant les dégâts énormes, les nombreuses victimes et la dévastation qu'engendrent les ouragans, les éruptions volcaniques, les tremblements de terre, les avalanches, les glissements de terrain, les inondations et les raz de marée, cette éventualité cesse d'être aussi évidente.

Ces bouleversements sortent de l'ordinaire et paraissent se dérouler en dehors de l'ordre naturel. Ils semblent uniquement et gratuitement destructeurs. On serait beaucoup plus enclin à les considérer comme le résultat de l'activité de la matière livrée à elle-même et agissant au hasard de manière désordonnée, que comme le fruit de l'activité d'entités conscientes. Autrement dit, les catastrophes naturelles témoigneraient davantage de la non-existence des êtres essentiels que de leur réalité.

Qu'en est-il exactement? Les forces de la nature en activité lors des catastrophes naturelles sont-elles ou non, aveugles et destructrices?

Dans certains cas, la destruction et la mort semblent voulues et être le but principal du bouleversement naturel. Que l'on pense au déluge que Dieu envoya pour exterminer les hommes et auquel seul Noé échappa avec sa famille, à la pluie de feu qu'Il fit tomber sur Sodome et Gomorrhe, et aux plaies lancées contre l'Égypte qui ne voulait pas libérer le peuple juif de sa captivité. Mais en dehors de ces cas particuliers, les tempêtes, les tremblements de terre et autres cataclysmes, n'ont pas pour but la destruction. La force destructrice qui leur est attribuée ne correspond pas à la réalité et doit être revue. Il y a différentes raisons à cela.

La première vient de ce qu'une grande partie des conséquences négatives des catastrophes naturelles ne doit pas être mise sur le compte des forces de la nature, mais sur celui des êtres humains. D'après de multiples études, ces derniers commettent, dans leur manière d'utiliser la nature, un grand nombre d'erreurs qui augmentent fortement et inutilement le nombre des victimes ainsi que l'ampleur des dégâts occasionnés par les catastrophes naturelles. En d'autres termes, le nombre de personnes blessées ou tuées serait réduit, et la destruction des villes, ponts, routes, champs cultivés, forêts, etc. serait beaucoup moins étendue, si les hommes ne commettaient pas autant d'erreurs, qui seraient le plus souvent, facilement évitables.

Parmi ces erreurs, il faut mentionner en premier lieu la construction d'habitations et autres édifices dans des régions dont on sait pertinemment qu'elles sont à risque. Il s'agit des zones facilement exposées aux crues des rivières ou, en bord de mer, aux raz de marée. Il s'agit aussi des zones à avalanches, à éboulements de terrain, proches des volcans, et situées le long des fissures géologiques où sévissent des tremblements de terre, etc.

D'ailleurs, dans les régions à tremblements de terre, les maisons sont trop souvent construites sans prendre suffisamment en compte les sollicitations extrêmes auxquelles seront soumis les

murs et les matériaux utilisés. Ces édifices, ne résistant pas aux tensions et secousses, s'effondrent alors sur leurs occupants.

Une autre erreur qui aggrave le bilan de ces bouleversements provient de ce que l'être humain détruit les subtils équilibres naturels. Tout étant lié dans la nature, chaque atteinte à l'un de ses composants entraîne des conséquences sur d'autres composants, qui eux-mêmes en influenceront d'autres, et ainsi de suite. En s'amplifiant et en s'étendant, les petites négligences conduisent finalement à de grandes catastrophes.

Prenons l'exemple des inondations. Normalement, pour être évacuée l'eau de pluie qui tombe sur une région est d'abord absorbée par le sol avant de gagner les ruisseaux et les rivières. Deux facteurs sont donc fondamentaux pour éviter une inondation lors de fortes pluies. D'une part, il faut que le sol ait une grande capacité d'absorption pour éviter que les cours d'eau ne se remplissent trop vite et ne débordent. D'autre part, il faut un réseau étendu et bien développé de ruisseaux et de rivières afin d'évacuer l'eau qui s'y présente.

Or, l'être humain agit négativement aussi bien sur un facteur que sur l'autre. Il diminue fortement la capacité d'absorption du sol en détruisant les forêts et les haies qui sont riches en humus – on sait que l'humus retient trois à quatre fois plus d'eau que la terre – en n'entretenant pas la couche d'humus des terres arables, en tassant leur sol avec de gros tracteurs, ce qui tend à les rendre imperméables, en diminuant la surface générale des zones absorbantes par la construction intensive de routes et de parkings, et en comblant les marécages qui bordent les rivières et servent de zone tampon lors des crues. De plus, pour augmenter les surfaces cultivables et faciliter le travail, il supprime ou enterre une foule de petits ruisseaux et rivières qui absorbaient et évacuaient efficacement les excès d'eau de la région.

Toutes ces erreurs additionnées conduisent à ce que l'eau de pluie glisse sur le sol sans être absorbée et arrive en masse dans les quelques grands cours d'eau encore disponibles. Le niveau monte alors trop vite et les quantités d'eau anormalement élevées qu'ils transportent vont rapidement déborder et dévaster tout ce qu'elles rencontrent.

Bien sûr, si l'être humain ne commettait pas toutes ces erreurs, des inondations auraient tout de même lieu, mais elles seraient moins nombreuses et les dégâts qu'elles occasionneraient seraient bien moins importants qu'ils ne le sont actuellement.

Il existe cependant une autre raison pour laquelle il faudrait cesser de considérer les forces de la nature comme destructrices. À bien y regarder, les bouleversements naturels ne sont pas des accidents ou des dérèglements de la nature. Ils occupent une place parfaitement logique dans l'ordre naturel et ont une utilité fondamentale pour la bonne marche de la planète terre.

Les tempêtes en général, c'est-à-dire les cyclones, les tornades et les ouragans, entretiennent l'équilibre climatique par les échanges constants d'air chaud et froid qu'ils réalisent entre les zones polaires et tropicales. Les orages qui éclatent à tout moment, un peu partout sur la surface du globe, rééquilibrent, grâce à la foudre, les différences trop importantes de potentiel électrique qui se sont créées entre le sol et les couches supérieures de l'atmosphère. Les tremblements de terre sont les manifestations secondaires du mouvement des plaques continentales, qui est nécessaire à la formation des montagnes et au modelé de la surface terrestre. Les volcans jouent un rôle primordial aussi bien dans la formation de la croûte terrestre que dans la teneur en sels minéraux des sols, dans la salure des océans et dans la

composition gazeuse de l'atmosphère, toutes choses qui concourent à rendre la terre habitable. Les fortes crues des fleuves contribuent à la formation de nouvelles terres fertiles et cultivables que sont les terres alluviales.

Les vents forts renouvellent les forêts en abattant les arbres âgés ou malades et en permettant à des espèces nouvelles de coloniser les espaces libérés. Les périodes de forte sécheresse ou, au contraire, de fortes pluies et d'humidité, sont des moyens utilisés par la sélection naturelle pour régler la croissance et la multiplication des différentes espèces animales et végétales, ce qui a pour conséquence la formation d'un environnement sain et équilibré pour l'être humain.

Ces bouleversements naturels, qui sont une nécessité pour la formation et l'entretien de cette terre, ont eu lieu depuis les temps les plus reculés. Or, cette formation et cet entretien se poursuivent de manière ininterrompue, c'est pourquoi des cataclysmes naturels ont encore lieu aujourd'hui et d'autres ne manqueront pas d'avoir lieu dans le futur. En effet, les lois de la nature ne permettent pas à la Création de rester figée, mais la poussent à une perpétuelle évolution, donc à un perpétuel mouvement. La nature se forme ainsi et s'auto-entretient grâce au mouvement, aux échanges et à l'alternance, de la même manière – mais à plus petite échelle – qu'un champ reste fertile au moyen de l'alternance des cultures.

Les dégâts occasionnés par les grandes catastrophes naturelles ne sont d'ailleurs qu'en partie négatifs. Les fortes pluies et les inondations favorisent l'irrigation de terres pauvres en eau et contribuent au réapprovisionnement des nappes phréatiques. Les volcans rendent très fertiles les terres qui les entourent. Les grands froids favorisent l'oxygénation des couches profondes des lacs et, par là, la vie végétale et animale dans leurs profondeurs. La crue annuelle du Nil qui submerge ses rives, détruit une partie de la végétation et recouvre tout de boue, aurait pu être considérée comme une calamité, mais les Égyptiens se rendirent compte que les alluvions déposées donnaient une fertilité au sol dont ils ne pouvaient qu'être reconnaissants.

Les typhons qui s'abattent régulièrement sur le sud du Bangladesh sont également ressentis comme une bénédiction par les cultivateurs. Ils apportent, sous forme de pluie, de l'eau en abondance à cette région par ailleurs climatiquement très sèche, et permettent ainsi aux paysans de bénéficier de plusieurs récoltes par an. Ne pouvant se réfugier sur des hauteurs naturelles dont leur région est dépourvue, les habitants construisent leur maison sur des pilotis suffisamment hauts pour les mettre à l'abri de la montée des eaux. Lors de chaque inondation engendrée par les typhons, ils vivent ainsi quelque temps, isolés dans leur maison, entourés par l'eau qui submerge leurs cultures. Ces dernières ne sont cependant pas détruites, car les variétés de plantes utilisées s'adaptent à cette situation.

Par exemple, une variété de riz possède la faculté de pousser très vite, ce qui lui permet de ne pas rester trop longtemps sous l'eau, privée d'air et de lumière, car sa tige s'allonge en effet au furet à mesure de l'élévation du niveau.

D'après les spécialistes, les importants dégâts et les nombreux décès qui ont lieu dans cette région sont beaucoup moins dus aux typhons eux-mêmes – auxquels la population s'adapte depuis des générations – qu'à des erreurs humaines. Parmi celles-ci, le non respect de certains impératifs écologiques et la colonisation récente des zones à risque par les laissés pour compte de la société.

Sans tornades, ouragans et cyclones, les masses d'air chaud et d'air froid ne se mélangeraient pas pour offrir un climat tempéré sur une grande partie du globe, mais chaque région serait

sujette de manière durable et sans espoir de changement, à des températures élevées ou basses selon sa localisation. Sans orages et éclairs, nous vivrions dans un environnement fortement déséquilibré électriquement. Sans mouvement des plaques continentales, tremblements de terre et éruptions volcaniques, la surface terrestre n'aurait pas de relief ; elle serait plate et peut-être même recouverte d'eau. Sans raz de marée, tempêtes et ouragans, les étendues marines stagneraient et ne permettraient pas à la vie de se développer et de se maintenir en leur sein.

Les bouleversements naturels ont donc à bien des égards une action promotrice et constructive, qui peut dès lors nous montrer qu'ils sont dirigés de manière sensée et intelligente. Qu'ils le soient par des forces personnalisées, autrement dit par les êtres essentiels, n'est donc pas une idée que l'on puisse rejeter a priori. Cette hypothèse correspond bien à la réalité si l'on sait qu'avant la plupart des catastrophes naturelles, les êtres humains reçoivent des avertissements qui leur permettent de se préserver des dangers.

En réfléchissant à l'existence de ces avertissements, dont différents exemples vont être donnés ci-après, on ne peut s'empêcher de penser que le fait qu'ils soient donnés avant un bouleversement naturel, et cela parfois avec plusieurs jours d'avance, implique que ces bouleversements n'ont pas lieu brusquement, par hasard et de manière aveugle, mais qu'ils sont planifiés, prévus et préparés. Or, ces planifications et préparations ainsi que les avertissements donnés ne peuvent provenir des phénomènes naturels eux-mêmes. Ils doivent nécessairement provenir d'une entité consciente.

Qui d'autre qu'une entité consciente peut prévoir les conséquences de sa propre activité, se rendre compte des souffrances et dégâts qui peuvent en résulter, avoir le désir d'en préserver les humains et posséder la volonté et la capacité de les mettre en garde ? Or, que ces entités soient réellement des êtres essentiels est confirmé par des personnes qui ont reçu de tels avertissements.

Les récits, anciens et modernes, qui en témoignent sont nombreux. Prévenus par des êtres essentiels de l'imminence d'une tempête ou d'un cataclysme, des paysans rentrent leur récolte avant sa destruction; des marins évitent une mort certaine en regagnant un port ; des mineurs échappent à l'ensevelissement en quittant leur mine avant son effondrement ; des habitants se mettent à l'abri d'une avalanche en abandonnant leur chalet, etc.

Mais les êtres humains ne sont pas les seuls à bénéficier de ces avertissements, les animaux eux aussi en reçoivent. Souvent, ils s'éloignent d'une zone où un bouleversement naturel va avoir lieu ou refusent d'y pénétrer. D'ailleurs, de nombreux êtres humains ont pu eux-mêmes échapper aux dangers d'une catastrophe naturelle grâce à des avertissements reçus par l'intermédiaire du monde animal :

En Grèce, en 1953, 20 000 édifices s'écroulèrent lors du tremblement de terre qui secoua une partie du pays, mais il n'y eut que 27 morts. Une demi-heure avant la catastrophe, les cigognes qui peuplaient la région s'étaient brusquement élevées dans les airs et avaient tourné en larges cercles au-dessus des maisons. Face à ce comportement inhabituel, les habitants eurent un pressentiment et quittèrent leurs habitations pour se réfugier dans les collines.

En Suisse, en 1950, les moines de l'Hospice du Grand Saint Bernard furent sauvés d'une mort certaine par leurs chiens. Un jour, ceux-ci refusèrent d'aller en promenade. Le temps était

pourtant radieux. Devant l'insistance des chiens, les moines renoncèrent à la sortie. Une heure plus tard, une énorme avalanche dévalait la pente.

À la Martinique, en 1902, plusieurs jours avant l'éruption de la Montagne Pelée, tous les animaux, des oiseaux aux reptiles, fuirent les abords du volcan. Les êtres humains y demeurèrent. Il n'y eut qu'un survivant sur 40 000 habitants: un prisonnier, protégé par les murs épais de sa prison.

En France, en 1959 à Fréjus, ce sont les chats qui se sont enfuis hors des maisons avant que le barrage construit en amont de la ville ne cède et qu'une vague inonde la ville basse, faisant plus de 400 victimes.

Trois jours avant qu'une gigantesque avalanche n'ensevelisse, en 1951, le centre du village suisse d'Airolo sous 15 mètres de neige, tuant quatorze personnes et faisant d'énormes dégâts, les villageois avaient observé le comportement anormal d'un groupe de chevreuils : très agités, ceux-ci étaient descendus, contre leur habitude, jusqu'aux premières maisons du village.

Dans les Vosges, en 1999, avant l'arrivée de la tempête Lothar dont la violence des vents abattit de très nombreux arbres, des chevreuils quittèrent les profondeurs des forêts pour se regrouper dans les espaces dégagés des clairières.

Si les témoignages de paysans, marins et mineurs... mentionnent expressément des êtres essentiels comme étant à l'origine des avertissements reçus, qu'en est-il pour les animaux ? Les avertissements proviennent-ils également d'êtres essentiels, ou un sixième sens est-il à l'œuvre ? L'existence d'un sixième sens est souvent invoquée pour expliquer comment les animaux savent à l'avance qu'un tremblement de terre, une avalanche ou tout autre bouleversement naturel, va se produire. Quelle est la nature de ce sixième sens ? Comment procède-t-il pour déceler, parfois des jours à l'avance, une chose qui ne s'est pas encore réalisée et donc qui échappe aux sens ? Ce fait est encore largement inexplicable, mais le terme est quand même utilisé et, peu à peu, a été admis comme étant l'explication du phénomène.

Or, que se passe-t-il lorsqu'un cavalier échappe à un éboulement de terrain, parce que son cheval a refusé de prendre le chemin emprunté régulièrement, qu'il s'est cabré, débattu, et, contre son habitude, a obstinément refusé d'obéir aux ordres de son maître? Un sixième sens a-t-il vraiment été à l'œuvre?

D'après les personnes qui possèdent la capacité de voir ce qui se passe dans de telles circonstances, il ne s'agirait nullement d'un sixième sens, l'animal voit des êtres essentiels qui se manifestent à lui avec détermination afin de l'empêcher d'avancer vers le danger qu'ils connaissent bien puisque ce sont eux qui provoquent l'éboulement. Mais la confirmation du fait qu'une entité, et non un sixième sens, soit à l'œuvre dans de tels cas, se trouve dans la Bible elle-même ; plus précisément, dans le récit de l'ânesse de Balaam. Certes, l'entité mentionnée dans ce récit est désignée comme étant un ange et non un être essentiel, mais comme nous l'avons vu au chapitre 3, la Bible tend à désigner ces deux catégories d'êtres par le terme unique d'ange. De toute façon, cela n'enlève rien au fait que l'avertissement est le résultat d'une vision directe de la part de l'ânesse, et non d'une information reçue grâce à un sixième sens.

Dans ce récit, Balaam, un chef de tribu qui se rend monté sur son ânesse auprès du chef d'un peuple voisin afin de conclure une alliance avec lui contre le peuple d'Israël, se voit empêché de s'y rendre par une entité qu'il ne voit pas personnellement, mais que son ânesse, elle, voit parfaitement bien. Par trois fois, l'entité dissuade l'ânesse de poursuivre son chemin. Par trois fois, son maître, qui ignore ce qui se passe, la roue de coups. Il s'ensuit, entre elle et son maître, un dialogue dans lequel ressortent nettement la raison du comportement inhabituel de l'ânesse, le but de l'apparition et l'incompréhension du maître face à cette aide :

*«Alors le Seigneur donna à l'ânesse la possibilité de parler, et elle dit à Balaam:
Que t'ai-je fait, pour que tu me battes à trois reprises?
Tu t'es moquée de moi ! lui répondit-il. Si j'avais une épée sur moi, je t'aurais déjà tuée!
Pourtant je suis ton ânesse, celle que tu as toujours montée ! reprit-elle. Ai-je l'habitude de me comporter ainsi avec toi?
Non, reconnut-il.
À cet instant le Seigneur ouvrit les yeux de Balaam, et celui-ci aperçut l'ange debout au milieu de la route, tenant à la main son épée dégainée. Aussitôt il se jeta le visage contre terre. L'ange lui demanda:
Pourquoi as-tu battu ton ânesse à trois reprises? Je suis venu pour te barrer le passage, car je pense que ce voyage te mène à ta perte. L'ânesse m'a vu, et à trois reprises elle s'est écartée de moi. Si elle ne l'avait pas fait, je t'aurais tué, mais elle, je l'aurais laissée en vie.
Balaam dit à l'ange:
J'ai commis une faute! J'ignorais que tu te tenais devant moi sur la route.»*
(Nombres 22, 28-34)

Comme les différents exemples donnés précédemment le montrent, si les êtres essentiels sont capables de communiquer avec nous, il est également possible pour nous d'entrer en contact avec eux. Autrement dit, les êtres essentiels peuvent recevoir une communication de notre part, la comprendre et y répondre.

Dans l'Antiquité, ces échanges étaient plus courants. Les peuples anciens consultaient les êtres essentiels avant de fonder une ville, de construire un temple ou de s'installer dans une nouvelle région. Ils avaient en effet constaté que certains lieux devaient être des régions où les êtres essentiels ou les dieux ne souhaitaient pas que les humains s'installent car ils éloignaient les récalcitrants en faisant trembler le sol, mugir des tempêtes ou ébouler la montagne. Pour se préserver de telles éventualités, les êtres humains questionnaient par conséquent les êtres essentiels sur le bien-fondé de leurs projets et, selon leur réponse, les réalisaient ou non.

Il n'est cependant pas nécessaire de remonter si loin dans le temps pour trouver des exemples de communication avec les êtres essentiels. Dans un livre consacré aux tempêtes, publié par Time-Life, il est relaté l'histoire d'un météorologue américain, très connu dans les années 1935 à 1945 pour la précision avec laquelle il pouvait prédire l'arrivée et le trajet des ouragans qui menaçaient la côte ouest des États-Unis.

De telles prédictions sont d'une importance capitale, car elles permettent aux habitants des zones qui vont être touchées de se mettre à l'abri des dangers. À savoir: les vents violents qui soufflent à plus de 200 km/h et balayent tout sur leur passage, les inondations qu'engendrent les pluies diluviennes apportées par l'ouragan, mais aussi, en bord de mer, le danger que représente la formation de gigantesques vagues qui emportent tout dans leur sillage. De telles prédictions sont cependant très difficiles à réaliser parce que les ouragans ont le plus souvent un comportement imprévisible pour les humains : ils accélèrent, ralentissent ou changent de

direction sans que l'on sache pourquoi, et se dirigent ainsi soudain vers des régions où on ne les attend pas.

Bien que disposant des mêmes informations que ses collègues, le météorologue en question effectuait régulièrement des prédictions beaucoup plus exactes, jusque dans les cas les plus déroutants, ceux où les ouragans modifient brusquement leur route et en suivent une tout à fait inattendue. Interrogé sur la manière dont il procédait pour obtenir de meilleures prédictions, le météorologue avoua qu'en plus des informations météorologiques courantes, en cas de doute, il n'hésitait pas à s'asseoir devant sa fenêtre en contemplant le ciel et les nuages, et à demander. «Et généralement», ajoutait-il, «je reçois une réponse».

Toujours dans le domaine de la météorologie, en avril 1998, les journaux relatèrent que dans le nord du Brésil, où la sécheresse sévissait depuis plus de 6 mois, permettant à de gigantesques incendies de savanes et de forêts de se propager à grande vitesse, une tribu d'Indiens, dont les terres et les habitations étaient menacées, se livra à une danse rituelle pour appeler à l'aide les esprits de la nature. Moins de 24 heures après, une pluie torrentielle s'abattait sur la région et la préservait de la destruction par le feu !

Ce fait n'est pas unique. Partout dans le monde, des tribus animistes recourent à l'aide des êtres essentiels dans leurs activités quotidiennes. En réalité, pas seulement dans les tribus animistes d'Afrique ou d'Océanie, mais aussi dans des communautés agricoles d'Europe qui cherchent à cultiver leurs terres en étroite collaboration avec les êtres essentiels. Dans les années 1970, la communauté de Findhorn, au nord de l'Écosse, défraya la chronique en cultivant grâce à une telle aide, des légumes de taille et de saveur bien au-dessus de la moyenne. Et cela, dans des terres particulièrement ingrates et dans une région au climat des plus défavorables.

Agissant de manière sensée, communiquant avec nous, pouvant être atteintes par nous, les forces de la nature ne sont donc pas aveugles et destructrices, mais au contraire dirigées par des entités conscientes: les êtres essentiels.

Chapitre 6 : Une connaissance indispensable

Les différentes approches que nous avons suivies dans les premiers chapitres de ce livre ont toutes abouti à démontrer que l'existence des êtres essentiels était plus que plausible, et même tout à fait possible. Or, pour autant qu'on tienne leur existence pour réelle, une telle connaissance est-elle encore utile pour nous aujourd'hui ?

On pourrait penser que non. Les technologies développées par l'homme grâce aux progrès de la science lui permettent de réaliser des choses bien plus spectaculaires que celles exécutées par les hommes du passé qui, eux, avaient connaissance des êtres essentiels. De plus, le Dieu unique que nous vénérons aujourd'hui étant plus puissant et plus grand que tout, Il est davantage à même de nous combler spirituellement que ne pourrait le faire un dieu essentiel.

Cependant, contrairement aux apparences, croire en l'existence des êtres essentiels n'est ni dépassé ni inutile, peut-on lire dans l'œuvre «Dans la Lumière de la Vérité, Message du Graal». La connaissance des êtres essentiels serait même indispensable à l'être humain d'aujourd'hui, non seulement pour qu'il puisse mieux comprendre et utiliser les forces de la nature, mais avant tout, pour qu'il puisse saisir pleinement les révélations concernant le Dieu unique: *«Quiconque veut négliger l'activité des êtres essentiels dont les peuples anciens avaient une connaissance exacte ne pourra jamais parvenir à reconnaître vraiment Dieu. Ce savoir précis est une étape indispensable pour y parvenir étant donné que l'esprit humain est obligé de faire l'effort de progresser de bas en haut. S'il n'a pas au préalable pour base la connaissance précise des degrés inférieurs de la Création auxquels il appartient, il ne peut jamais apprendre à pressentir le spirituel primordial ni le divin qui se situent au-dessus de sa faculté de compréhension. C'est là une nécessité inéluctable qui le prépare et lui donne la possibilité d'accéder à une connaissance plus élevée.»* (tome 3, conf. 22)

Cette affirmation du Message du Graal signifie concrètement qu'avant d'être monothéiste, toute religion a d'abord été polythéiste. Autrement dit, que la connaissance du Dieu unique a toujours, et nécessairement, été précédée par celle des dieux essentiels.

Cette affirmation correspond-elle à la réalité ? Y a-t-il des faits qui montrent que les choses se sont bien déroulées de cette manière, confirmant ainsi l'existence des êtres essentiels ? Oui. L'histoire nous confirme que les quatre religions monothéistes : le judaïsme, le mazdéisme (fondé par Zoroastre), le christianisme et l'islam ont toutes à l'origine été polythéistes.

Avant d'adorer Yahvé, les Hébreux du pays de Canaan vouaient des cultes aux nombreux dieux de leur panthéon. En Iran, berceau du mazdéisme, les habitants vénéraient différents dieux répartis en plusieurs catégories, jusqu'à ce que leur fût révélée l'existence de Ahura Mazda, le Dieu suprême, créateur et promoteur de l'ordre cosmique et moral. Le monde grec et l'empire romain, dans lesquels se répandit le christianisme, sont bien connus pour les dieux essentiels qui y étaient honorés. En Arabie ancienne, la vénération d'Allah remplaça celle vouée jusque-là aux nombreux dieux tribaux.

Cette progression du polythéisme au monothéisme est actuellement bien connue en histoire des religions et a même fait dire aux spécialistes de cette discipline que le vrai monothéisme ne se trouve jamais au début de l'histoire d'une religion, mais toujours à son terme.

Il est d'ailleurs frappant de constater que, dans leur credo, les trois religions monothéistes les plus répandues font toutes explicitement ou implicitement allusion à la réalité de l'existence des dieux.

Dans le judaïsme, le premier commandement reçu par Moïse – considéré comme le plus grand prophète juif – est en effet : «Je suis le Seigneur ton Dieu, tu n'auras pas d'autres dieux devant ma face.» Jésus, sur l'enseignement duquel se bâtit le christianisme, déclarait à ceux qui lui demandaient quel était le plus grand commandement: «Écoute Israël, le Seigneur, ton Dieu, est l'unique Seigneur » (Marc 12,29). Et le premier article de la confession de foi islamique est: « Il n'y a pas de Dieu en dehors d'Allah... »

L'histoire de ces religions montre d'ailleurs que l'acceptation de l'existence du Dieu unique ne fut ni facile ni rapide pour les gens de l'époque, et combien ceux-ci eurent besoin de s'appuyer sur la connaissance des dieux essentiels pour parvenir progressivement à une connaissance plus élevée. En effet, il ne faut pas oublier que si aujourd'hui l'existence du Dieu unique est bien connue et, d'une manière générale, admise, à l'époque des premières révélations le concernant, il s'agissait d'une connaissance absolument nouvelle et étrangère au mode de penser habituel. En fait, tellement nouvelle et étrangère, que la notion d'une divinité supérieure, invisible et unique, ne put être, et ne fut acceptée que très lentement et progressivement.

Pour illustrer ce fait, prenons d'abord le judaïsme. Dans l'histoire du judaïsme, le processus d'acceptation passa par trois grandes phases qui s'étendirent sur près de treize siècles ! La première phase fut caractérisée par la simple inclusion de Dieu, à côté des autres dieux, dans le panthéon déjà existant. Dans la deuxième, la supériorité de Dieu fut reconnue et Il fut placé au sommet du panthéon. Ce n'est que dans la troisième phase que les grands guides essentiels cessèrent d'être considérés comme des dieux, et qu'un culte monothéiste s'établit réellement.

Reprenons plus en détail ces trois étapes. La première, dite des patriarches, dura cinq siècles et demi. Elle débuta avec Abraham (vers 1800 av. J.-C.) et se termina avec Moïse (vers 1250 av. J.-C.)

À l'époque où Abraham reçut la révélation de l'existence du Dieu unique, ses ancêtres directs et ses contemporains étaient polythéistes. Le père d'Abraham, par exemple, est expressément désigné dans la Bible comme «servant d'autres dieux» (Josué 24,2). Pour les contemporains d'Abraham, la question de l'existence ou de la non-existence des dieux ne se posait pas ; les dieux étaient une réalité, et ils les vénéraient comme tels. Ce savoir était si bien ancré dans la population, qu'il ne fut pas question pour Abraham et ses successeurs directs de nier leur existence. Leur mission consista donc avant tout à faire connaître le nouveau Dieu – que l'on sait maintenant être le seul vrai Dieu – ainsi qu'à encourager les gens à l'adorer et, dans la mesure du possible, à abandonner les anciens dieux. «Tu n'adoreras aucun autre dieu, car Yahvé se nomme jaloux, il est un Dieu jaloux» peut-on lire par exemple dans l'Éxode (34,14).

La croyance en l'existence des dieux n'est donc pas remise en question. Ce sera encore le cas 550 ans plus tard lorsque Moïse recevra les dix Commandements. Car si le premier commandement insiste sur le fait que la vénération ne doit porter que sur le Dieu unique : «Je suis l'Éternel, ton Dieu», l'existence des entités considérées jusque-là comme des dieux n'est toujours pas niée, puisqu'il est encore dit : «tu n'auras pas d'autres dieux devant ma face.»

La deuxième étape du processus d'acceptation s'étend sur six siècles : de la conquête du pays de Canaan vers 1200 av. J.-C., après que les Juifs eurent quitté l'Égypte, jusqu'à la période qui précède l'exil, vers 600 av J.-C.

Si en Égypte, le peuple juif avait pu vivre replié sur sa croyance monothéiste qui s'affirmait de plus en plus, avec la conquête du pays de Canaan où il allait désormais séjourner, il entra en contact avec des peuples vouant un culte à de nombreux dieux, tels que Baal, Astarté, etc. Cette confrontation ravivera les anciennes croyances, ce qui se manifestera par la réintroduction de pratiques polythéistes. Dans certains cas, ces pratiques ne seront qu'associées au culte du Dieu unique, mais, dans d'autres, elles s'y substitueront complètement.

Vont apparaître alors toute une série de prophètes qui, l'un après l'autre, dénonceront la tendance des Juifs à retomber dans le polythéisme et leur rappelleront l'alliance qui les lie à Dieu. Pour cela, ils vont enseigner non pas l'inexistence des dieux, mais la supériorité du Dieu unique sur les autres.

Parmi ces prophètes se trouve Elie qui, vers 850 av. J.-C., mène la lutte en enseignant que l'Éternel est Dieu (1Rois 18,37) ; Amos, vers 750 av. J.-C., qui proclame que Dieu est non seulement le Dieu du peuple juif, mais qu'Il règne également sur tous les peuples ennemis et donc sur leurs dieux ; enfin Isaïe qui, vers 740 av. J.-C., réaffirme la supériorité de Dieu sur les dieux de toutes les nations.

Au début de la troisième période, celle de l'exil qui va de 597 à 538 av. J.-C., cette supériorité va dans un premier temps être remise en question, pour être ensuite pleinement acceptée. En effet, vaincu par Nabuchodonosor et déporté à Babylone, le peuple juif se demande si les dieux babyloniens ne seraient finalement pas plus puissants que le leur, ce dernier ne les ayant pas protégés de leurs ennemis. Mais confrontés aux multiples pratiques des cultes polythéistes qui ont cours dans la société babylonienne, les Juifs vont véritablement prendre conscience de la valeur de la connaissance qu'ils possèdent sur le Dieu unique. Ils vont ainsi développer une foi exclusive envers Dieu et rejeter complètement le culte des dieux.

Par «rejeter le culte des dieux», il ne faut cependant pas comprendre le refus de croire en l'existence des grands guides essentiels, car il ne s'agissait que du refus du statut de dieu qui leur avait été attribué. Refuser ce statut se justifiait parfaitement à ce stade. En effet, ayant reconnu que Dieu était le point de départ de toutes choses, les Juifs reconnaissaient du même coup que les dieux essentiels avaient été créés par Dieu et, qu'en tant que créatures, ils ne possédaient rien de divin.

Les qualifier de «dieux» avait été légitime tant que la révélation concernant le Dieu unique n'avait pas encore été donnée et comprise intégralement. Mais une fois celle-ci assimilée par les êtres humains – et seulement à partir de ce moment – il devenait possible de comprendre que ces entités n'étaient que des serviteurs du Très-Haut et, par conséquent, qu'il était tout aussi erroné de continuer à les appeler dieux que de leur vouer un culte, comme on l'avait fait jusque-là.

Seule la négation du statut pouvait être acceptée comme juste. Très concrètement d'ailleurs, loin de nier l'existence des êtres essentiels, le judaïsme tardif admet l'existence d'un grand nombre d'entités intermédiaires entre Dieu et les hommes, entités qui sont considérées comme ses subordonnées et ses représentantes dans la Création.

Comment de telles entités, qui n'étaient au fond que des serviteurs, ont-elles pu être vénérées comme des dieux? Les gens de l'époque ne pressentaient-ils pas qu'ils faisaient erreur, qu'il y avait quelque chose de plus élevé au-dessus de leurs divinités? Non, ils ne le ressentaient pas, parce qu'ils n'en avaient pas fait l'expérience. L'expérience la plus élevée qu'ils aient vécue, était celle de percevoir, puis de voir, les grands guides essentiels.

Bien que ceux-ci n'aient été que des serviteurs, de par leur genre et leur mission, ils étaient investis d'une très grande puissance. Leur mission ne consistait d'ailleurs pas seulement à diriger les forces de la nature, mais à incarner ces forces. Entant que représentants et points de départ de celles-ci, ils donnaient une impression de grandeur et d'invincibilité qui ne pouvait que marquer très fortement ceux qui les voyaient ou ressentaient leur présence.

Un reflet de la manière dont les gens de l'époque ont pu réagir face à de telles apparitions, nous est donné dans la Bible. Il est en effet plusieurs fois question de personnes qui voient des anges, donc des entités qui, comme les «dieux» essentiels, sont de puissants serviteurs de Dieu. Or, comment réagirent ces personnes ? Toutes furent fortement impressionnées et le manifestèrent de manière très nette. Loth, à qui deux anges apparurent pour le prévenir de la destruction prochaine de Sodome et Gomorrhe, «se prosterna tout de suite la face contre terre» (Genèse 19,1). Lorsque «le chef des armées» – un ange ou un essentiel selon les interprétations – vient prêter secours à Josué pour détruire Jéricho, Josué «tombe le visage sur le sol et se prosterne» (Josué 5,14). Les bergers de Bethléem, quant à eux, «furent saisis d'une grande frayeur» (Luc 2,9) en apercevant l'ange venu leur annoncer la naissance de Jésus, parce que « la gloire du Seigneur resplendit autour d'eux » (Luc 2,9).

Descendant des plans supérieurs de la Création et dotés de forces très grandes, les anges – et les êtres essentiels perçus comme des dieux – ne pouvaient qu'impressionner très fortement les êtres humains. Ils réveillaient par conséquent en ceux-ci un sentiment de crainte respectueuse, qui se transformait alors tout naturellement en admiration et, finalement, en vénération.

Les dieux n'étaient d'ailleurs pas seulement très puissants, mais très beaux, comme nous l'on relaté les Grecs, ainsi que le roi Salomon (vers 950 av. J.-C.). Dans un ouvrage sur les adorateurs des forces naturelles, Salomon souligne en effet la grande beauté des dieux. Il insiste également sur la nécessité pour l'être humain de ne reconnaître le culte des dieux que comme une étape intermédiaire vers la connaissance du Dieu unique : « Pour autant qu'ils (les êtres humains) aient éprouvé de la joie à leur belle prestance (celle des dieux) et que, en conséquence, ils les aient tenus pour divins, ils auraient dû raisonnablement savoir combien plus éminent doit être Celui qui règne en souverain sur eux tous : car celui qui est le Maître de la Beauté a créé toutes ces choses ! » (Sagesse 13,3-5)

L'acquisition progressive de connaissances de plus en plus élevées – comme celle concernant les êtres essentiels, pour ne citer qu'une étape – tel a été et a nécessairement dû être le chemin par lequel l'être humain est passé pour en arriver à reconnaître l'existence et la grandeur de Dieu. Comme nous venons de le voir, pour le peuple hébreu, cette acquisition prit treize siècles. C'est en effet vers 1800 av. J.-C. qu'Abraham reçut la révélation concernant l'existence de Dieu et vers 500 ans av. J.-C., au retour de l'exil à Babylone, que la croyance en Dieu s'instaure pleinement dans le peuple juif.

Qu'en a-t-il été du christianisme?

Le processus d'acceptation s'étendit également sur une longue période et passa par trois phases similaires à celles du judaïsme; à savoir, la coexistence du culte du Dieu unique et la vénération des dieux, la reconnaissance de la supériorité de Dieu sur les dieux, puis le rejet de ces derniers. Ce processus est particulièrement visible à Rome, où le christianisme, bien qu'ayant débuté en Palestine, s'ancra d'abord, pour essaimer ensuite dans toute l'Europe.

La première phase dura près de deux siècles et demi. Elle commença dans les années 60 après J.-C., alors que les apôtres Pierre et Paul séjournèrent à Rome, sous le règne de Néron, et elle perdura jusqu'aux dernières grandes persécutions des chrétiens, en 305 environ. À cette époque, les Romains ne vénéraient pas seulement leurs nombreux dieux, mais également des dieux étrangers provenant des lointaines provinces de leur vaste empire.

Par exemple, Cybèle provenait de Carthage, Isis d'Égypte et Mithra de Perse. Par conséquent, l'arrivée à Rome de révélations concernant un autre dieu, le dieu des chrétiens, ne surprit pas spécialement les Romains. Ils ne le considèrent d'abord que comme un dieu parmi tous les autres.

Jusqu'à la fin du 1er siècle, seule une infime minorité d'habitants de Rome vouait un culte au Dieu révélé par les chrétiens. Ce n'est qu'à partir du 2e siècle que leur nombre augmenta. Mais, bien qu'appelés chrétiens, les nouveaux convertis n'étaient pas nécessairement entièrement acquis au monothéisme. La croyance aux dieux anciens coexistait souvent avec celle vouée au Dieu unique. Cet état de fait eut pour conséquence qu'à l'époque, on mesurait le succès d'une conversion à l'ampleur du rejet des dieux par le converti.

Mis à part les Juifs habitant Rome et convertis au christianisme – c'est-à-dire des gens qui portaient déjà en eux la notion du Dieu unique grâce à leur origine judaïque – de nombreux païens récemment convertis mêlaient donc encore les cultes anciens au nouveau. L'Église chrétienne d'alors dut d'ailleurs beaucoup lutter pour conserver la pureté de son enseignement. Elle dut également lutter fortement pour la survie de ses membres en butte à des persécutions répétées. Bien que celles-ci fussent ordonnées par les empereurs, elles avaient toujours pour point de départ le mécontentement du peuple envers les chrétiens. Par leur répétition tout au long du début de l'histoire du christianisme, ces persécutions témoignent de la difficulté qu'éprouvait le peuple romain à accepter l'idée de l'existence d'un Dieu supérieur aux leurs.

La deuxième phase du processus d'acceptation dura environ 70 ans. Elle débuta en 313 avec la conversion au christianisme de l'empereur Constantin et s'acheva en 391.

La conversion de l'empereur Constantin eut lieu à la suite d'une campagne militaire au cours de laquelle l'empereur s'était rendu compte que le dieu qui l'avait protégé et lui avait donné la victoire sur ses adversaires n'était pas un dieu romain, mais le Dieu des chrétiens. Dès lors, le christianisme, qui jusque-là n'avait été que toléré, fut reconnu officiellement et soutenu par l'empereur.

Constantin va en effet faire cesser les persécutions et édicter des lois qui protègent les chrétiens. Il édifiera aussi de nombreux lieux de culte et accordera aux prêtres chrétiens des privilèges similaires à ceux des prêtres païens.

Le culte des dieux ne cesse donc pas, mais le Dieu des chrétiens est reconnu comme supérieur aux autres. Cette reconnaissance officielle fut possible parce qu'un nombre suffisamment

important de la population et des notables étaient, si ce n'est convertis, du moins ouverts à la nouvelle croyance.

Mais l'unanimité n'était pas encore acquise et les choses n'allèrent pas sans mal, comme en témoigne le curieux destin de la statue de la déesse Victoire qui trônait au Sénat.

Si Constantin, qui régna jusqu'en 324, n'osa pas ou ne jugea pas bon de retirer cette statue pour montrer que le culte des dieux était révolu, son successeur, l'empereur Constance le fit en 357. Cet acte hautement symbolique était déjà annulé trois ans plus tard par l'empereur Julien qui succéda à Constance et qui avait des sympathies beaucoup plus prononcées pour le paganisme que pour le christianisme. Mais douze ans plus tard, l'empereur pro-chrétien Gratius fit à nouveau enlever la statue. Cette mesure ne dura que dix années, puisque au bout de ce temps, la statue fut ramenée au Sénat à la faveur d'une insurrection païenne. Elle y restera encore deux ans, jusqu'à ce qu'elle soit définitivement enlevée par l'empereur Théodose en 394.

Avec l'empereur Théodose, nous abordons la troisième phase de l'évolution du monothéisme chrétien, qui se caractérise par le rejet des dieux. En effet, en 392, l'empereur Théodose proscribit totalement le culte des divinités païennes et proclame le christianisme religion d'État. La plupart des temples païens sont détruits, d'autres transformés en églises. Leurs cérémonies et rites sont interdits, qu'ils aient lieu en public ou en privé. Désormais, le Dieu chrétien est reconnu comme le seul vrai Dieu, et le culte des dieux va progressivement disparaître.

Jusqu'à quand durera cette troisième phase ? Il est difficile de le dire avec précision. D'une part, parce que le christianisme s'était avant tout répandu à Rome et dans les grandes villes, mais beaucoup moins dans les campagnes ; d'autre part, parce qu'il faut attendre le 10^e siècle pour que l'Europe soit à peu près complètement christianisée. Au 5^e siècle, la Gaule est en effet essentiellement païenne. La Germanie l'est jusqu'à ce que Boniface cherche à convertir ses habitants au 8^e siècle. Mais ce n'est qu'au 10^e siècle, que la Pologne, la Hongrie et la Russie se rallient au christianisme.

Ces processus d'acceptation très progressifs, décrits précédemment pour le judaïsme, se déroulèrent donc de façon identique pour le christianisme. Il en alla d'ailleurs exactement de même avec le monothéisme islamique et mazdéen.

Parmi les nombreux dieux vénérés en Arabie figurait un dieu créateur nommé Allah. Ainsi, bien avant que le prophète Mohammed ne vienne annoncer qu'«Allah est le plus grand, il n'est d'autres divinités qu'Allah» (comme le chantent encore aujourd'hui les muezzins du haut des minarets pour appeler les fidèles à la prière), Allah était déjà vénéré, mais seulement comme un dieu parmi les autres. Ce n'est qu'à partir de 612 apr. J.-C., date des premiers prêches de Mohammed, qu'Allah fut présenté comme supérieur et différent des dieux adorés jusque-là et, pour cela, unique. Mais de nombreuses luttes et de longues années furent encore nécessaires avant que le monothéisme islamique ne soit pleinement accepté.

En Iran, Zoroastre (628-551 av. J.-C.), enseigna que de tous les dieux vénérés depuis des siècles par les Perses, le dieu Ahura-Mazda était le plus grand et le seul vrai Dieu. D'après les historiens, il fallut huit siècles pour que cette croyance s'impose là aussi pleinement.

Les quatre rapides historiques qui viennent d'être esquissés montrent clairement que la connaissance des dieux essentiels et le culte qui leur fut voué furent bien, comme le dit le

Message du Graal, une étape obligatoire pour l'esprit humain en route vers la révélation suprême concernant l'existence du Dieu unique.

Or, faisant partie de la suite naturelle et indispensable de l'évolution de l'esprit humain, cette étape confirme par sa présence même la réalité de l'existence des êtres essentiels.

Les êtres essentiels ne sont donc pas une invention de l'être humain dont il aurait tant bien que mal dû se contenter pendant les quelques dizaines de milliers d'années où il vécut sur terre avant de recevoir la révélation concernant le véritable Créateur de toutes choses. Les êtres essentiels ne sont pas issus de l'imagination de l'être humain, ils sont une réalité que ce dernier devait connaître avant de pouvoir accéder à la connaissance de Dieu.

Contrairement à ce que l'on croit habituellement, l'être humain n'invente pas des divinités de plus en plus élevées au fur et à mesure de son évolution, mais il évolue en découvrant des réalités de plus en plus élevées.

Aujourd'hui, comme dans le passé, le savoir sur les êtres essentiels est indispensable pour saisir la grandeur de Dieu et la manière dont celui-ci agit dans la Création. Et, de même qu'un étudiant ne peut comprendre ce qui lui est enseigné dans les classes supérieures s'il a oublié les bases acquises dans les premières classes, de même l'être humain ne peut saisir les révélations concernant Dieu, s'il ne dispose pas des bases spirituelles acquises antérieurement. Or, parmi ces bases figure la connaissance des êtres essentiels. Comme le montre l'histoire, ce savoir n'éloigne pas de Dieu, mais conduit vers Lui.

Notice de l'auteur

Vous trouverez des informations sur l'œuvre *Dans la Lumière de la Vérité, Message du Graal* de Abd-ru-shin sur le site www.messagedugraal.org

Ce qu'ils en ont dit

Platon

A ceux qui ne croient pas à l'existence des dieux :

«Ni toi, ni tes amis, vous n'êtes les premiers à avoir cette opinion sur les dieux, dans tous les temps, il y a eu tantôt plus, tantôt moins de personnes attaquées de cette maladie. Là-dessus je te dirai ce qui est arrivé à plusieurs: aucun de ceux qui dans leur jeunesse ont cru qu'il n'y avait point de dieu, n'a persisté jusqu'à la vieillesse dans cette opinion.»

(Les lois)

Cicéron

«... Comme cette croyance en des dieux ne résulte cependant pas d'instructions, d'anciennes habitudes ou de lois, et qu'elle est fermement ancrée chez tous à l'unanimité, la ferme conviction que les dieux existent doit aussi nécessairement subsister étant donné que nous avons sans doute d'eux une conception "implantée" en nous; l'on pourrait dire plus précisément qu'il s'agit là d'une conception innée.

Tout ce qui concorde dans la prédisposition naturelle de tout être humain doit sûrement être vrai. On doit par conséquent admettre l'existence des dieux.»

(De la nature des dieux)

Hippocrate

«Je jure par Apollon, médecin, par Esculape, par Hygie et Panacée, par tous les dieux et les déesses et les prends à témoin que j'accomplirai, selon toutes mes forces et mes capacités, ce serment tel qu'il est écrit.»

(extrait du serment d'Hippocrate)

Paul l'apôtre

«Même s'il y a de prétendus dieux au ciel et sur la terre – et, en fait, il y a beaucoup de "dieux" et de "seigneurs" ...»

(Première lettre aux Corinthiens 8,5-6)

Le roi Salomon

«Pour autant qu'ils aient éprouvé de la joie à leur belle prestance et que, en conséquence, ils les aient tenus pour divins, ils auraient dû raisonnablement savoir combien plus éminent doit être Celui qui règne en Souverain sur eux tous: car Celui qui est le Maître de la Beauté a créé toutes ces choses.»

(Sagesse 13,3-5)

Pierre de Ronsard

«Car les Muses, Apollon, Mercure, Pallas et autres telles déités ne nous représentent autre chose que les puissances de Dieu, auquel les premiers hommes avaient donné plusieurs noms pour les divers effets de son incompréhensible Majesté.»

(Abrégé de l'Art poétique français)

Paracelse

«Je révèle maintenant que Dieu a placé des gardiens et des veilleurs sur tout ce qu'Il a fait. En ce sens, les gnomes, ou pygmées, veillent sur tous les trésors, métaux et pierres précieuses cachés dans la terre. Il y a des trésors entassés, surveillés par ces petits êtres afin qu'ainsi rien ne soit produit avant le temps approprié. Quand les trésors sont déterrés, les pygmées disparaissent, ne laissant derrière eux que des histoires et des mythes sur leur existence et leurs travaux.»

(Ex libro de nymphis)

Hildegarde de Bingen

«J'entendis alors les éléments du monde adresser une ardente supplique à l'Homme de Dieu et crier: "Nous sommes prisonniers et ne pouvons plus accomplir notre travail conformément à la Volonté de notre Maître, car les hommes nous mettent sens dessus dessous et nous retournent comme dans un moulin à cause de leurs mauvaises actions. Nous puons déjà comme la peste et sommes assoiffés de justice."»

(La plainte des éléments dans « Le livre de la vie méritoire »)

Joseph de Maistre

«Les Anciens qui voyaient des esprits partout étaient moins sots que nous qui n'en voyons nulle part!»

(Les soirées de Saint-Petersbourg)

Victor Hugo

«... Et maintenant, homme, sais-tu pourquoi Tout parle? Écoute bien! C'est que vents, ondes, flammes,

Arbres, roseaux, rochers, tout vit! Tout est plein d'âmes!»

(La bouche d'ombre, Les Contemplations)

Axel Munthe

«Il me semble que l'on rencontre dans notre monde aujourd'hui, beaucoup moins de lutins qu'au temps de mon enfance. Mais je ne puis croire qu'un lecteur arrivé au chapitre parlant de la Laponie puisse avoir le front de nier que ce fut un vrai lutin qui était assis sur la table à Forstuganet qui tirait avec prudence sur ma chaîne de montre.

Naturellement, c'était un vrai lutin! Qui aurait-ce pu être autrement? Je vous le dis: je le vis très exactement, de mes yeux, lorsque, étant dans mon lit, je me dressai sur mon séant...

On me dit qu'il est des gens qui, de leur vie, n'ont jamais vu un lutin! J'ai très réellement pitié de tels gens: beaucoup de choses leur échappent.»

(Dans la préface de son livre mondialement connu « Le livre de San Michel »)

Rudolf Steiner

«Si le peuple des Gnomes, des Ondines, des Sylphes et des Esprits du Feu ne nous est plus aussi perceptible que le règne animal ou le règne végétal, cela résulte seulement de la métamorphose que l'homme a subie au cours de son évolution.»

(L'homme dans ses rapports avec les animaux et les esprits des éléments)

Arthur Conan Doyle

«La découverte d'un nouveau continent terrestre par Colomb est un accomplissement plus petit ou un événement moindre que la mise en évidence d'un genre complètement nouveau d'êtres vivants qui habitent la même planète que nous, êtres qui ne sont séparés de nous que par une si infime différence de vibration qu'ils peuvent entrer dans notre champ de perception dans certaines conditions particulières qui ne sont pas rares, comme le prouvent les documents rassemblés ici.»

(Préface de son livre « La venue des fées »)

Edouard Brasey

«Au nom de quelle raison étroitement cartésienne faudrait-il nier la présence autour de nous d'entités intermédiaires assurant le relais entre l'homme, la nature et le divin?»

(Enquête sur l'existence des fées et des esprits de la nature, édition Filipacchi, 1996)

Bibliographie

Abd-ru-shin, Dans la Lumière de la Vérité, Message du Graal, Editions du Graal, Paris
Parmi bien d'autres sujets, (l'origine de l'être humain, le sens de la vie, la formation du destin, etc.), ce livre en trois tomes parle des êtres essentiels. Il explique leur origine, la place qu'ils occupent dans la Création, leurs activités, leur rôle, et en quoi ils se distinguent des êtres humains et des animaux. Cette connaissance est par ailleurs située dans la vaste description de la Création qui est donnée dans le Message du Graal.

Burkhard Ursula, Karlik, éditions Iona, Paris
Une aveugle raconte ses rencontres avec des êtres élémentaux.

Guiraud Félix, Mythes Mythologie, éditions Larousse Bordas, Paris 1996
Encyclopédie très complète sur la mythologie de toutes les régions du globe.

Hodson Geoffrey, Les fées au travail et au jeu, éditions Adyar, 1957
Compte-rendu des nombreuses visions d'êtres élémentaux faites par un voyant.

Le livre d'Énoch, Robert Laffont, 1976
Évangile apocryphe dans lequel il est beaucoup question des forces personnifiées de la nature.